1363

Palat. VIII 13

JULIE
DE S.T-OLMONT.

II.

Digitized by Google

568225

JULIE

DE S.T-OLMONT,

OU

LES PREMIÈRES ILLUSIONS DE L'AMOUR;

PAR MADAME ****.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.

Biblioteca Nazionale - Napoli - PALATINA TOMO

Stamp

JULIE

DE SAINT-OLMONT.

LETTRE XXXI.

Sophie à Julie.

14 Mai.

Mon cœur et mon esprit ont été si occupés, ma chère Julie, que je n'ai pu vous écrire depuis le jour où je vous félicitai du bonheur d'avoir conservé votre amie.

Forcée de me taire sur mes plus chers intérêts, qu'aurais-je dit ? Avec ceux qu'on aime, le silence coûte moins que la réserve.

Quoique votre extrême jeunesse arrête la confiance que votre caractère inspire, ce n'est point ce qui

m'a retenue ; je ne puis disposer de mes secrets ; ils ne sont point à moi seule, et l'honneur me défend de parler. Mais comment t'apprendre que je vais te quitter, et peut-être pour toujours ?

Sans parens, sans fortune, que pourrai-je faire de mieux que de m'ensevelir dans un cloître, où je serai ignorée du monde entier ?

Si ma situation ne change point, jamais je ne reparaîtrai.

J'en dis trop et pas assez : qu'il est difficile, qu'il est cruel de se cacher à une amie ! Je t'embrasse, et je pars. Dans deux mois tu pourras m'écrire à Bordeaux, poste restante.

LETTRE XXXII.

Julie à Sophie.

15 Mai.

Mon cœur est déchiré, ma tête est renversée par ce cruel départ : le mystère dont il est enveloppé, me livre aux plus vives inquiétudes ; mon imagination s'épuise en conjectures. Dans deux mois, je pourrai t'écrire ! Comment croire possible que je passe ce tems sans te parler, sans me plaindre de ton absence !

Que je hais ta raison ; c'est de l'insensibilité et de la froideur. Il est donc bien beau, bien noble d'être toujours maîtresse de soi-même ? Dieu me garde d'une sagesse dont l'effet affligerait mon amie ! Je

ne veux point avoir de vertus à ses dépens. J'espère que ma douleur me rend injuste; pardonne-moi si je le suis. — Dans deux mois tu liras ce que j'écris. Quelle idée désolante ! Il n'y avait point de danger à me laisser la consolation de me plaindre. Cette cruauté sans motif, excite ma colère. Je t'écris en recevant ta lettre; il me serait impossible de ne pas écrire. J'envoie au couvent; peut-être ne serastu pas encore partie. Si j'avais ce bonheur, au nom de tout ce qui t'est cher, donne-moi les moyens de te faire parvenir mes lettres : Sophie peut-elle consentir à être deux mois sans savoir si j'existe ? Ah ! si c'est là être raisonnable, je renonce à la raison pour toute ma vie.

LETTRE XXXIII.

Julie à Sophie.

A Cotterets, 14 Juillet.

Ces deux mois si longs sont enfin écoulés, et je puis espérer que mon amie va m'entendre et me répondre.

Qu'une absence où toute correspondance est interrompue, où en pensant à ce qu'on aime on ne sait où porter sa pensée, est une chose cruelle ! Si tu savais ce que j'ai souffert par cette seule idée ! Quelque chose qui m'arrive, je ne pourrai en faire part à Sophie, tu me plaindrais et te ferais des reproches : une telle absence est semblable à la mort.

Mais qui m'assure que ma peine est finie ? je n'ai pas reçu un mot

qui m'apprenne si tu existes et où tu existes. Je ne puis tenir à cette inquiétude, et je te conjure à genoux de m'écrire quatre lignes, un mot. Dis seulement : Sophie est en bonne santé, et je serai satisfaite.

Malgré l'abandon où tu me laisses, je ne puis te croire sans intérêt pour moi, et je t'envoie la copie d'une lettre que j'ai reçue de mon père.

Son mariage est terminé ; il paraît fort heureux ; mes vœux sont remplis. Il me témoigne une bonté qui augmente encore mon attachement pour lui.

Je suis charmée qu'il se soit ouvert pour moi une nouvelle voie de lui témoigner mes sentimens. Sans son mariage, il aurait ignoré tout ce que sa fille sent pour lui. L'occasion qu'il me donne de le développer, est un nouveau bienfait. Comme je vais chercher à plaire à sa femme et à m'en faire aimer !

J'aime autant Sophie que quand j'avais à me louer de sa tendresse ; mais ce qui faisait mon plaisir fait à présent ma peine : est-il digne de ton cœur de changer en tourmens le bonheur de notre amitié ?

LETTRE XXXIV.

Le baron de Saint-Olmont, à Julie.

28 Mai.

Comme vous m'avez assuré, ma fille, que vous désiriez sincèrement mon bonheur, j'espère que vous apprendrez sans peine le parti que j'ai pris.

Loin qu'il nuise à ma tendresse pour vous, il y ajoutera un nouveau lien; votre père vous devra de la reconnaissance pour les soins que vous rendrez à une personne qu'il chérit plus que lui-même.

Hier mon sort fut lié pour toujours à la plus digne, à la plus aimable des femmes.

Elle s'est long-tems refusée à

mes instances, la crainte de vous nuire ou de vous affliger étaient ses seuls motifs : car je ne puis douter de son attachement pour moi.

Dans une situation malheureuse, sa générosité s'opposait au desir que j'avais de changer son sort ; elle ne voulait rien accepter à votre préjudice.

Je lui ai communiqué votre lettre, et toutes les difficultés se sont applanies. Les éloges qu'elle a donnés à votre façon de penser, m'ont charmé. Elle vous aime déjà sans vous connaître, et meurt d'impatience de vous voir. Dans trois mois au plus tard nous serons auprès de vous.

C'est à vous, ma fille, que je dois le bonheur de posséder une compagne qui fera la douceur de ma vie et la consolation de ma vieillesse. Sans votre aimable lettre, je n'aurais jamais vaincu ses scru-

pules. Elle y a vu des traits de délicatesse qui m'étaient échappés : les femmes ont une finesse dans le cœur qui, en fait de sentimens, nous laisse bien loin d'elles.

Comme nous allons vous aimer ! Madame de Saint-Olmont se souviendra toujours qu'elle vous doit la situation heureuse dont elle commence à jouir ; et votre souhait sera accompli, en trouvant dans une femme respectable, le guide que votre raison vous fait désirer pour protéger votre jeune âge ; et c'est bien plus qu'un guide, c'est une mère que je vous donne.

La succession que je viens de recueillir me met à portée de vous rendre heureuse. Quand il sera tems de vous établir, une grande fortune nous laissera la liberté de choisir entre les meilleurs partis.

Soyez sûre, ma fille, que votre goût sera consulté. Si les pères

n'ont jamais le droit de forcer le choix de leurs enfans, l'exemple que je viens de vous donner, en suivant mon inclination, doit encore ajouter à ce principe sacré ; et dans une circonstance qui doit décider du bonheur de votre vie, je mettrai sous vos yeux les propositions qui me seront faites ; je vous conseillerai comme ami ; je vous favoriserai comme père, et jamais ne commanderai en maître.

Ma chère Julie est si bien née, que je puis, sans danger, lui confier mes dispositions sur un sujet si important pour elle. Adieu, ma fille, je vous embrasse. Madame de Saint-Olmond vous demande votre amitié.

LETTRE XXXV.

Sophie à Julie.

22 Juillet.

Ne me condamnez pas sans savoir mes raisons, la justice l'exige, et l'amitié le demande ; c'est un malheur de ne pouvoir épancher son ame, ne l'aggravez pas, en supposant que c'est un tort de ma volonté.

Eh ! comment vous instruirai-je de ma destinée, quand je l'ignore moi-même sur le point le plus intéressant, qui doit décider du sort de ma vie. Souffrez, ma chère Julie, que je ne vous parle pas de moi ; et si vous voulez être bonne avec votre amie, faites-lui part de tout

ce qui vous touche, jusque dans les moindres détails. Si vous y consentez, vos lettres adouciront mes ennuis, et me distrairont de mes inquiétudes; mais si, par des instances auxquelles je ne puis satisfaire, vous m'exposez toujours au chagrin de vous refuser, j'aime mieux me priver du plaisir de vous écrire.

Votre vivacité, qui ne peut souffrir la résistance, m'a forcée à garder le silence pendant deux mois; j'ai pensé qu'il valait mieux vous fâcher une fois, que vous chagriner sans cesse par de nouveaux refus. — Si j'ai mal calculé, je vous en demande pardon, ma charmante amie; vous sentez bien qu'obligée, malgré moi, à une réserve qui peut vous déplaire, mon intention a été d'employer la manière que j'ai cru qui vous serait la moins pénible.

Mais parlons de vous, ma chère

Julie ; je suis curieuse de savoir si vous avez fait quelque découverte sur l'amant mystérieux et galant, qui a pris la liberté de vous déclarer ses sentimens.

Voici l'occasion de vous dire que votre sensibilité me fait frémir pour votre repos : arrivée à l'âge charmant et dangereux où la séduction environne de toute part la jeunesse et la beauté, qu'il est difficile de fermer son ame aux doux accens de l'amour qu'on a fait naître !

J'ai souvent, depuis une année, songé au danger qui vous menace ; et si jamais je ne vous en ai parlé, c'est qu'il est à craindre que des leçons prématurées n'excitent plus la curiosité qu'elles n'inspirent la prudence.

Dire à une jeune personne que l'amour est haïssable, c'est vouloir parler sans être écouté ; mais lui représenter qu'elle doit, pour son pro-

pre bonheur, être en garde contre les séductions ; ce langage, qui ne défend pas d'aimer, doit obtenir quelque attention.

Si vous aimez un jour, je crains bien, ma belle amie, que vous ne soyez malheureuse : car, comment rencontrer un cœur qui ait toute la sensibilité et la délicatesse du vôtre ? Sûrement on vous aimera ; mais sachez que même, en étant aimé, on peut encore avoir une passion malheureuse.

Car, en amour, si chacun de nos sentimens n'en trouve pas un qui lui réponde, c'est un chagrin que rien n'appaise. L'amour n'admet nulle compensation pour ce qui lui manque : au contraire, ce qu'il possède semble aggraver le regret de ce qu'il ne possède pas ; et souvent un faible retour de l'objet qu'on aime, est pire que son indifférence ; car cette apparence de bonheur retient dans

les liens d'une longue captivité, au lieu que l'indifférence ramènerait à la raison.

Pardon, ma chère Julie, ma tendresse pour vous excuse mes craintes et mes sermons.

LETTRE XXXVI.

Julie à Sophie.

A Cotterets, 30 Juillet.

COMMENT serais-je fâchée de te voir supérieure à moi ? Puisque je t'aime, tes qualités m'honorent, ta raison sera à nous deux : ainsi, je suis bien aise que tu en ayes beaucoup, pourvu que je n'aye pas à m'en plaindre, comme je le croyais. En attribuant ta réserve à ma jeunesse, oublies-tu que je touche à seize ans, et que tu m'assures que je suis formée comme à vingt ?

Mais j'ai tant de joie d'avoir retrouvé Sophie, que je tâcherai de prendre patience sur tout le reste.— Cependant, je jure que quand toute

la terre serait intéressée à mes secrets, je n'en conserverais point pour mon amie.

Il semble que la maladie de madame de Saint-Geran lui ait assuré une nouvelle santé ; jamais je ne la vis si fraîche et si belle, tout le monde l'admire, et s'empresse à lui plaire. — On me témoigne mille bontés.

Cotterets est un vilain pays ; mais la vie qu'on y mène est agréable ; la société plus familière et plus intime qu'à Paris, est rassemblée par le même intérêt, et cette communauté de sentimens attache.

Chacun raconte sa maladie, ses souffrances passées, ses espérances pour l'avenir, et la confiance s'établit tout de suite entre des gens qui ne se sont jamais vus.

Si ces pauvres malades fussent restés chez eux, ils se seraient crus seuls à plaindre : ici, l'exemple des

infirmités dispose à la patience ; on a plus de résignation pour les maux qu'on partage, que pour ceux qui semblent particuliers à soi. En tout, tu sais comme j'aime les sentimens partagés.

Nous avons aussi à Cotterets des gens en santé, qui ont accompagné les malades ; ceux-là ne songent qu'à s'amuser. La princesse D... est venue avec sa belle-mère ; elle a donné un très-beau bal. Les différentes mascarades, arrangées par quadrille, annonçaient toutes beaucoup d'élégance et de goût. On avait envoyé à dix lieues à la ronde pour avoir des gazes et des rubans. Le matin, à la fontaine, les hommes cherchaient à savoir les couleurs que nous aurions choisies ; mais chacune de nous gardait son secret, on ne le révélait qu'à sa meilleure amie.

La sage Sophie trouvera ces amu-

semens bien puériles ; mais, comme ils étaient animés par la galanterie et la gaîté, je puis l'assurer que tout cela était très-aimable.

Mes succès, à cette fête, ont été les mêmes qu'à la première. Dis-moi donc, Sophie, toi qui me connais depuis l'enfance, et qui réfléchis sur tout ce qui se présente à ton imagination, dis-moi, est-ce que j'ai de la vanité? Je ne le crois pas. Mais, si je n'en ai point, d'où vient suis-je si sensible à la louange? Malgré moi elle me fait beaucoup de plaisir, je me le reproche et n'en deviens pas plus indifférente. Je me flatte que cela tient au peu d'opinion que j'ai de moi-même. Un éloge est pour moi comme une nouvelle qui m'apprend un avantage que je ne connaissais pas ; et, en rabattant la moitié des éloges qu'on m'adresse, je me trouve encore bien contente

de ce qui reste : au lieu que les gens très-contens d'eux-mêmes, n'apprennent rien par la louange, souvent même elle leur paraît trop au-dessous de ce qu'ils méritent. Jamais ils n'en sont reconnaissans ; et moi, si j'osais paraître entendre celles qu'on me donne, j'en remercierais de tout mon cœur. Ainsi, ma bonne amie, en cherchant comme toi à scruter le fond de mon ame, je crois avoir bien deviné ; c'est la défiance, et non point l'amour-propre, qui me donne du goût pour la louange.

Je reviens au bal. Vers huit heures du soir, il arriva des masques qui excitèrent la curiosité de tout le monde ; on en devina plusieurs ; mais il y en eut deux qui échappèrent à toutes les recherches. Celui qui inspira le plus de curiosité, avait la taille noble, de beaux cheveux, et dansait à merveille. Quand

il me donna la main pour prendre place à une contredanse, il me parut ému, et il me causa beaucoup d'étonnement, quand, en me ramenant à ma place, il me dit : J'ai encore plus de plaisir à vous voir ici qu'à l'église ; mais, pour vous suivre, il n'y aura ni distance, ni obstacle qui m'arrête. Après ce peu de mots, il se perdit dans la foule, et disparut à tous les yeux.

Quelques momens après, l'autre masque vint me dire des galanteries assez bien tournées ; mais je m'aperçus qu'il était fort bossu : cela ne m'empêcha pas de rendre justice à son esprit, jusqu'à l'instant où il m'adressa ces paroles : — Le plaisir de vous voir m'interdit ; je n'ose vous dire ce que je pense, comme quand je vous écris. — Ce discours m'a tellement troublée, que je suis restée sans attention pour ce qu'il a continué de dire, et sans curio-

sité pour le suivre des yeux quand il s'est éloigné.

J'étais pétrifiée, après l'idée brillante que je m'étais faite de cet inconnu qui compose de si jolis vers : voir un bossu qui porte perruque, c'était une chose bien humiliante. Je me trouvais trop déchue dans ma propre opinion, par une telle conquête. Encore s'il ne s'était pas annoncé comme un héros de roman, je lui aurais passé sa bosse, car cela n'empêche point d'être aimable.

Que pensez-vous de cette aventure ? Celui-ci ne serait-il que le confident de l'autre ? ou tous deux veulent-ils se moquer de moi ?

Je n'avais reçu ni vers, ni billets, depuis ceux dont je t'ai parlé. Mais peu de jours avant notre départ de Paris, ayant dit, pendant le dîner, que je voudrais bien avoir un petit épagneul, je fus fort étonnée, en

rentrant dans ma chambre pour me coucher, d'en trouver un tout établi, comme s'il y avait toujours demeuré. — Je ne doutais point que ce ne fût une galanterie de la marquise. Le lendemain, dès qu'elle fut éveillée, je courus chez elle pour la remercier. Quel fut mon étonnement de l'entendre assurer qu'elle n'y avait pas songé.

Tous ses domestiques furent appelés, et jurèrent qu'ils n'avaient nulle connaissance du petit chien. Ma gouvernante était trop connue et trop sage pour être soupçonnée. Madame de Saint-Géran paraissait inquiète des intelligences qu'il fallait qu'on eût dans sa maison. — Je lui demandai ce qu'il fallait faire, en observant qu'on ne pouvait renvoyer le petit animal à son maître, puisqu'on l'ignorait, et qu'il y aurait de la barbarie à le mettre dans la rue.

La marquise convint qu'on le garderait, et me recommanda de rester en silence sur cette aventure comme sur les précédentes.

Elle m'apprit qu'il est dangereux d'ébruiter des choses de cette nature ; que les oisifs, qui vont de maison en maison pour dire tout ce qu'ils savent, charmés d'avoir quelque chose à conter, s'étendent sur un récit auquel chacun ensuite ajoute ; et que souvent, de la chose la plus simple, il en résulte une histoire fort désagréable pour celle qui en est l'objet.

Nous retournerons bientôt à Paris ; mon père doit y arriver peu après notre retour. Juge de mon impatience, même pour aller l'attendre. Adieu, ma chère Sophie ; tes regrets m'inquiètent, et ton absence m'afflige.

LETTRE XXXVII.

Julie à Sophie.

18 Août.

Nous sommes arrivées à Paris depuis deux jours. Le retour de mon père est annoncé pour demain ; il a fait louer un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré ; la marquise m'y conduira à quatre heures. Quelle joie de revoir un si bon père ! comme il va me presser contre son sein ! Je ne puis y penser sans attendrissement. Je suis curieuse de voir ma belle-mère ; sûrement je l'aimerai beaucoup, puisqu'elle le rend heureux. Je ne fermerai point ma lettre avant cette intéressante entrevue.

19 Août.

« J'ai vu mon père, et j'en suis encore émue ; il m'a témoigné bien de la tendresse. Madame de Saint-Olmont, à laquelle il m'a présentée, m'a reçue avec beaucoup d'honnêteté ; mais sans pouvoir bien exprimer pourquoi je n'ai point été satisfaite de sa réception, elle m'a paru trop polie ; son accueil, si différent de ce que j'avais imaginé, a retenu l'effusion de mon cœur ; et quand je lui demandai ses bontés, le ton de sa réponse m'a imposé une réserve qui a comprimé tout ce que j'avais senti pour elle avant de l'avoir vue. Je suis restée toute la soirée chez mon père ; mais il est convenu que je demeurerai chez la marquise jusqu'au retour de son fils : elle est seule, et il était bien naturel que l'on consentît à la demande qu'elle

en a faite ; mais j'irai tous les jours dîner chez mon père. — J'ai été long-temps sans vous écrire, ma chère Sophie, parce que je n'ai point reçu de vos nouvelles ; j'espère que vous ne vous plairez pas à tourmenter encore votre amie, par un silence qui l'afflige vivement.

LETTRE XXXVIII.

La même à la même.

21 Août.

Je me conforme à vos volontés, ma chère amie, en vous rendant compte de tout ce qui me regarde, quoique je ne reçoive rien de vous; et après vous avoir parlé de la réception de ma belle-mère, je veux vous faire son portrait, pour que vous ayez sur quoi fonder votre imagination quand je vous parlerai d'elle.

Madame de Saint-Olmont a la taille élevée et l'air noble; ses traits sont grands et imposans. Quoiqu'elle ne soit plus jeune, elle conserve encore de la fraîcheur et de la beauté; sa figure paraît faite pour

une femme d'un certain âge ; elle devait s'allier mal avec la jeunesse : rien n'attire dans sa physionomie ; elle tient toujours à distance, et je doute que, même après un long tems, on puisse être familier avec elle. Je m'étais fait une toute autre idée de la femme qui avait charmé mon père. Je croyais que quand il dirait : Voilà ma fille, elle me serrerait dans ses bras, en disant : Ce sera la mienne. Je comptais l'appeler maman, et l'aimer comme une mère. Mais, mon Dieu, quel mécompte dans mes espérances ! Je me suis sentie glacée quand madame de Saint-Olmont, en se baissant lentement pour m'embrasser, n'a fait qu'effleurer ma joue de la sienne, en me priant de lui accorder mon amitié. Est-ce ainsi, ma bonne amie, qu'on reçoit la fille de celui qu'on aime ? Elle me marque des égards, mais rien qui

vienne du cœur et qui mette à l'aise. — Je ne ferai ces confidences qu'à toi, à qui j'ai juré de tout dire.

Je crains d'être bien long-tems sans aimer ma belle-mère. Cependant, si elle rend mon père heureux, je l'aimerai par reconnaissance; j'aurais souhaité que ce fût par inclination. Bonsoir, ma bonne amie; il est tard: je t'aime de tout mon cœur, comme il faut qu'on aime, par penchant et sans réflexion.

LETTRE XXXIX.

La même à la même.

30 Août.

J'AI eu plus de tems pour juger ma belle-mère. Elle a beaucoup d'esprit et d'instruction ; mais son esprit ressemble à sa figure ; il est froid et sérieux. Jamais d'abandon : elle parle toujours également bien. On ne la voit point, entraînée par les circonstances, se trouver au-dessus ou au-dessous d'elle-même : c'est comme une machine à esprit, qui ne peut dans aucun sens dépasser sa mesure.

Quelquefois sa conversation attache, mais elle n'amuse point. Mon père l'aime avec idolâtrie : il ne voit que par ses yeux, il ne juge

que par ses opinions. Lui, qui était parlant, aimable, naturel, ne fait plus qu'écouter sa femme, et se modeler sur elle : il a perdu cet air libre et franc qui lui seyait si bien. Je crains d'en être moins aimée. Ses caresses sont plus rares. Il m'appelait toujours son enfant ; hier il me dit deux fois mademoiselle. Cela me fit tant de peine, que les larmes m'en vinrent aux yeux ; et m'étant approchée de la fenêtre pour les cacher, je vis madame de Saint-Olmont sourire et m'observer avec curiosité.

Quelle différence de cette maison à celle de la marquise ! Ici tout est gêné, et personne ne paraît dans son état naturel. Adieu, Sophie ; je suis triste, et il me semble que je le serai toujours.

LETTRE XL.

La même, à la même.

2 Septembre.

Je n'ai que quinze ans, ma chère amie, et je ne sens déjà plus le bonheur de ma jeunesse. J'ai perdu ce sentiment de joie que j'éprouvais à mon réveil, et qui m'annonçait une agréable journée. Je suis contrainte, et n'ose énoncer ma pensée. La baronne m'a repris plusieurs fois assez sèchement sur ce sujet. Elle ne trouve pas convenable qu'une jeune personne dise son opinion. Elle peut avoir raison, si c'est dans une grande assemblée; mais en famille, comment se formerait on, si on ne hasardait jamais d'exprimer ses idées? — Tu sais que je ne suis pas recherchée

dans ma parure. Eh bien, ma belle-mère est toujours prête à m'accuser de coquetterie ; et, ce qui est singulier, c'est que sa toilette est beaucoup plus longue et plus soignée que la mienne. Quoiqu'elle soit mise d'une manière noble et sérieuse, il y a dans sa parure une affectation de simplicité qui exige un art infini pour dérober tout le soin qu'on a pris d'orner sa figure.

Avant-hier nous allâmes à une fête qui se donnait à la campagne : j'étais coiffée avec une guirlande de roses et de lilas. Quand nous fûmes en carrosse, elle, mon père et moi, madame de Saint-Olmont, après m'avoir considéré quelques momens, dit : Mademoiselle est aussi fraîche que les fleurs qui sont sur sa tête ; mais s'en parer, c'est avouer qu'on sait bien qu'on leur ressemble. Je ne me suis jamais permis d'en porter : il est vrai que je n'étais pas aussi

belle. Ces paroles furent prononcées en regardant mon père de façon à l'obliger de démentir ce trait de modestie. Ce qui m'afflige, c'est qu'il approuve les critiques dont elle ne cesse de m'accabler.

Si on m'adresse quelques galanteries en présence de madame de Saint-Olmont, elle y met promptement un correctif qui réprime mon amour-propre. — Te dirai-je, ma bonne amie, une pensée que j'ai peine à m'avouer à moi-même. Mon père me paraît moins heureux que subjugué ; et je crois que ma belle-mère n'est pas contente d'avoir auprès d'elle une jeune personne qu'on regarde plutôt qu'une femme âgée. Mais tout ceci est un secret caché au fond de mon cœur ; car je me reproche même de penser quelque chose qui accuse la femme de mon père ; et si j'ai, malgré moi, des soupçons sur son caractère, je

me fais un devoir de les repousser sévèrement.

Demain je quitte la marquise : son fils arrive ; c'est le moment où notre séparation lui coûtera le moins. Pour moi, j'en ressens beaucoup de peine. Je l'aime tendrement ; et quoique je fusse toutes les journées auprès de ma belle-mère, demeurer dans la même maison, va bien augmenter ma dépendance.

Ah ! mon père, aurais-je jamais pu croire que je redouterais d'habiter chez vous. — Sophie, quand serai-je instruite de votre destinée, et quand aurai-je le bonheur de vous voir ?

LETTRE XLI.

La même, à la même.

11 Septembre.

POINT de nouvelles, ma bonne amie ; vous voulez éprouver mon amitié et ma patience. Je continue à parler sans réponse, comme vous l'avez ordonné. — J'ai beaucoup pleuré en me séparant de la marquise. Je quittais une amie, une mère, dont l'exemple instruisait ma jeunesse sans contrarier mes goûts, pour aller vivre sous le despotisme d'une belle-mère qui ne peut me souffrir, et que je n'aime point du tout. — Mais depuis que je suis auprès d'elle, il s'est fait un changement, une révolution dans mon cœur et dans mes idées, qui me rend toute autre. — Dirai-je ce que c'est ? Cela m'embarrasse. J'ai été

plusieurs jours sans écrire, ne pouvant me résoudre, ni à te cacher mon nouveau secret, ni à te l'apprendre.

Mais, pour l'ordre de mon récit, et peut-être aussi pour gagner du tems, il faut remonter à l'époque de ma dernière lettre, où je t'apprenais que le comte arrivait le lendemain. J'étais curieuse et impatiente de le revoir. Ce même jour, à cinq heures, on annonça madame de Saint Géran et son fils. Arrivé le matin, il n'avait pas voulu, me dit-elle, remettre au lendemain le plaisir de me voir. Ah! ma bonne amie, comme il est grandi! comme il a actuellement une jolie figure! Dès que j'eus jeté les yeux sur lui, ne lui trouvant plus l'air d'un enfant, je ne pus m'empêcher de rougir. C'était, je pense, parce que ma belle-mère m'observait avec beaucoup d'attention. La visite se

passa en discours vagues. Mon père témoigna, comme à l'ordinaire, ses sentimens à la marquise ; mais madame de Saint-Olmont la reçut avec une dignité froide, et n'adressa pas un mot au jeune homme. Je crois qu'il ne s'aperçut pas de son silence : il n'était occupé qu'à me regarder. Il me fit même baisser les yeux plusieurs fois ; et je ne sais pas pourquoi ; car l'année passée, je riais toujours quand il me regardait. Il a plus de seize ans, et à son air formé, on pourrait lui en donner dix-huit. Mon père les pria à dîner pour le lendemain. Le soir, madame de Saint-Olmont m'accabla de questions sur ce jeune homme.

Elle voulait savoir quel était son caractère, sa fortune, les desseins de sa mère pour son établissement. Un fils unique, disait-elle, doit être marié de bonne heure. Je crois en vérité qu'elle veut lui donner

une femme. Elle m'observait tandis que je répondais, comme si j'eusse voulu la tromper.

Le lendemain, la marquise arriva chez moi une heure avant le dîner. Comme elle était seule, je craignis que son fils ne fût malade : elle me rassura. Il arriva au moment où tout le monde se rassemble ; et elle avait désiré de me voir en liberté. Je lui parlai de mes chagrins : elle m'exhorta à prendre patience ; son amitié et ses conseils me fortifièrent.

Je lui témoignai mes craintes sur l'accueil qu'elle avait reçu de ma belle-mère : ne l'éloignerait-il point de moi ? Elle me répondit qu'elle m'aimait trop pour que rien pût produire cet effet ; qu'elle tâcherait, par ses prévenances, de rendre madame de Saint-Olmont plus honnête, et qu'elle ne ferait pas semblant de s'apercevoir de ses torts.

Quelle bonté ! — Après le dîner, madame de Saint Olmont, qui aime le jeu, engagea la marquise à faire une partie de piquet. Mon père jouait au trictrac. Il n'y avait que le comte et moi qui fussions restés libres. Il faisait le plus beau tems du monde. Nous étions sur une porte du salon qui communique à un berceau fort étendu, mais dont tout l'espace est aperçu par ceux qui sont dans la chambre.

D'après cette disposition, je crus que, sans blesser la bienséance, je pouvais accepter la main que le fils de mon amie me présentait pour descendre dans le jardin. Il m'en avait pressé à plusieurs reprises ; et j'avais mille questions à lui faire après une si longue absence.

Cependant, quand nous fûmes sous le berceau, nous ne dîmes rien ; chacun marchait de son côté sans regarder l'autre ; et les trois

quarts de l'allée furent parcourus dans cet étonnant silence. Plus il durait, et plus notre embarras augmentait pour le rompre. Enfin, M. de Saint-Géran ayant tourné les yeux sur moi, s'arrêta à me regarder, et me dit avec enthousiasme : Je ne croyais pas, ma sœur, que vous pussiez embellir, et je vous trouve cent fois plus jolie.

Monsieur, vous me flattez, répondis-je assez sottement, et fort décontenancée. — *Monsieur* : ne suis-je donc plus votre frère ? Non, je ne le suis plus ; je ne veux plus l'être. — Est-ce que vous n'avez plus la même amitié pour moi ? — Non, pas la même ; elle est cent fois plus vive, plus tendre. Ne doit-on pas aimer Julie toujours davantage ? — Mon frère, vous avez un ton de galanterie qui m'embarrasse. Vous me parlez du même air qu'à cette baronne de l'année passée,

à qui je ne ressemble point. — Ah ! Julie, quel reproche, et quelle comparaison ! — Monsieur, je ne vous fais point de reproches. — Croyez-vous, Julie, qu'on puisse vous voir sans vous aimer : j'ai toujours senti le pouvoir de vos charmes. Dès que je vous ai vue, mon cœur a été touché ; mais j'étais trop jeune pour distinguer l'amour d'une tendre amitié.

Ces mots, les regards qui les accompagnaient, la sensibilité de sa voix, m'allèrent jusqu'au cœur : un trouble inconnu s'empara de mon ame ; je ne pus répondre ; et qu'aurais-je dit ? Quand on n'a pas la force de se fâcher, il vaut mieux garder le silence. J'étais si émue, qu'à peine pouvais-je me soutenir.

L'amour du comte fut comme un trait de lumière qui me révéla tout-à-coup les sentimens que j'avais toujours eus pour lui.

Nous étions arrivés au banc qui termine l'allée ; mon jeune ami me proposa de m'asseoir ; il se plaça à côté de moi, et d'un air triste il me dit : Vous gardez le silence ; aurais-je eu le malheur de vous déplaire ; ne m'aimez-vous plus ? — Le fils de madame de Saint-Géran ne peut m'être indifférent. — Quoi ! n'ai-je dû vos bontés qu'à ce titre ? — Mais, si vous n'étiez pas son fils, je ne vous aurais peut-être jamais connu. — Ma sœur, je ne puis tenir à ces réponses détournées : il faut que vous m'aimiez comme je vous aime ; ne m'ôtez pas l'espoir de vous plaire, et d'être uni à vous pour toujours : jamais je n'aurai d'autre femme.

Je baissais les yeux ; toute ma personne m'embarrassait, et je ne disais pas un mot.

Mon jeune ami continua : Je vous en supplie ; dites-moi, ma sœur,

refuseriez-vous ma mère, si elle vous priait de devenir sa fille? — Ces questions ne sont pas convenables, monsieur; je ne puis y répondre. — Ah! Julie, soyez vous-même; ne consultez que votre cœur, et répondez-moi avec cette aimable candeur qui vous caractérise; je vous en supplie à genoux!

J'eus beaucoup de peine à l'empêcher de s'y jeter : il me fit frémir. Contenez-vous, mon frère; on voit du salon tout ce qui se passe ici. Je voulus rentrer, il me retint par ma robe.

Promettez-moi que j'aurai la permission de vous parler de mes sentimens : je ne puis plus vivre sans vous dire que je vous adore. — Je ne dois pas vous écouter. — Eh, quel mal de s'aimer, pourvu qu'on se marie? Dites, ma sœur, dites que vous ne me refuserez pas!

Ah! Sophie, quel tourment ce

mêlait à mon plaisir ! Je ne sais point dissimuler : je craignais à tout moment de me trahir ; et quoiqu'il fallût me faire un grand effort pour quitter le jardin, je m'obstinai à rejoindre la compagnie.

Mon jeune ami se plaignit ; il se fâcha même, et versa quelques larmes. Que j'aurais eu besoin de ta raison en ce moment ! car la mienne était bien loin. Pour le tranquilliser, je fus obligée de convenir que je partageais son chagrin de ne plus demeurer ensemble : mais je dis toujours que c'était à cause de la marquise.

Mon jeune ami était si agité, que je ne pus lui refuser de faire encore quelques tours d'allée pour qu'il eût le tems de se remettre ; et en cela je cédais à la prudence. — Comme nous passions auprès d'une porte du berceau qui donne dans le jardin, il sortit ; et étant hors de

vue, il se jeta à genoux pour me jurer qu'il m'adorerait toujours. Je passai la main à travers du treillage pour le faire relever. O ma bonne amie ! il la baisa avec une ardeur qui me donna bien de l'émotion. J'aurais peut-être dû me fâcher ; mais comme je n'avais point de colère, je ne pus faire semblant d'en avoir. Je lui dis seulement : Mon frère, rentrons ; je le veux ; je vous en supplie, ne m'arrêtez-pas.

Sophie, comment fuir l'amour ? c'est un plaisir si innocent, si doux. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable. Je t'aime beaucoup ; auprès de toi, mon ame est satisfaite ; mais quelle différence ! Je comprends à présent les joies du paradis, que je ne pouvais entendre au couvent, puisque c'est de l'amour que naîtra la félicité.

Quand nous rentrâmes au salon, quoique je n'eusse fait aucun mal,

je n'osais regarder personne : un trouble enchanteur remplissait mon ame. Comme, en un moment, mon existence était changée ! Je ne faisais auparavant que végéter ; maintenant je jouissais de la vie dans toute sa plénitude. Un bonheur secret était entré dans mon cœur ; j'aurais bravé tous les maux, pourvu qu'on m'eût laissé cette félicité intérieure.

Ma belle-mère m'observait avec une curiosité maligne : mon visage m'embarrassait ; je sentais qu'il devait annoncer le changement qui venait de se faire dans mon cœur.

Vous vous êtes promenée longtems, mademoiselle : je crains que vous ne soyez échauffée, car vous avez les plus belles couleurs ; mais cela vous sied à merveille. — Le ton railleur qui accompagnait ces paroles, me fit rougir encore davantage.

Mon jeune ami s'était placé derrière le fauteuil de ma belle-mère, et, en faisant semblant de s'occuper de son jeu, il me regardait avec une tendresse qui me causait du plaisir et de la frayeur. Je craignais de n'être pas seule à m'en apercevoir.

Avant de s'en aller, la marquise pria mon père de permettre que je fusse le lendemain toute la journée chez elle : nous irions à la comédie ; madame de Saint-Olmont souperait chez la marquise, et je reviendrais avec elle. Tout fut accepté.

Je ne dormis point : je voyais toujours le comte, j'entendais sa voix, je répétais ses paroles ; et tout cela valait mieux que le sommeil. Dès que je fus levée, je m'occupai de ma toilette. Ma figure devenait pour moi d'une grande importance ; je l'aimais d'avoir plu à mon

jeune ami, et je voulais qu'elle lui plût tous les jours davantage.

Que j'eus de joie à revoir la marquise ! Qu'elle m'était devenue chère depuis que j'avais découvert combien j'aimais son fils ! Cette journée fut délicieuse. Mon jeune ami avait peine à contenir ses transports : nous caressions sa mère ensemble ; quand je lui baisais une main, il baisait l'autre. Au spectacle, il saisit dans la pièce tout ce qui pouvait être appliqué à notre situation, en me poussant doucement le bras pour que je le remarquasse. Pourquoi toutes les heures de notre vie ne ressemblent-elles pas à celles-là ?

Je crus apercevoir dans l'orchestre les deux hommes qui m'avaient étonnée au bal à Cotterets : mais ce n'était plus le tems d'exciter ma curiosité ; et si j'avais été surprise de n'en avoir pas entendu parler depuis mon retour, à présent ils ne

pouvaient plus occuper ma pensée.

Deux jours après, le comte vint nous faire une visite. Il paraissait bien fâché de ne pouvoir me parler en particulier. Je partageais sa peine ; et pour avoir une contenance, je me levai pour prendre mon ouvrage. Il me devança ; et en me présentant mon sac, il me dit bien bas : Regardez dedans.

Dès que je fus seule, je cherchai, et je trouvai un billet charmant, bien amoureux, bien tendre. Il me suppliait de répondre. J'eus bien de la peine à m'en empêcher ; mais je remportai cette victoire. Il s'en plaignit dans une nouvelle lettre : il était bien affligé de ma rigueur, et me conjurait de lui écrire seulement un mot, celui que je voudrais, pourvu que ce ne fût pas : *Je vous hais*. Il m'apprenait que sa mère s'était aperçue de son amour ; qu'elle en était charmée, et

que si j'y consentais, elle en parlerait à mon père. — Ceci changeait bien ma situation. Je crus que, pour le tranquilliser, il m'était permis de céder un peu à sa prière. Mais je ne répondis que ce peu de mots : Je suis très-flattée de l'estime que me témoigne mon frère....

Sophie, pourrais-tu me blâmer ? Est-ce que ma conduite n'est pas assez sévère ? Songe qu'ayant été accoutumée à vivre familièrement avec le comte dans les jours de notre enfance, il serait ridicule, quand il veut m'épouser, et que sa mère le désire, de ne pas lui répondre un mot d'honnêteté. Je te prie de ne pas me gronder. J'ai besoin à présent d'une amie indulgente.

Il est arrivé ici un nouveau venu : c'est le fils de madame de Saint-Olmont, qu'elle a eu de son premier mariage. Il ne me plaît pas

beaucoup : je ne sais pourquoi ; car il me témoigne beaucoup d'égards. Il demeure dans la maison. Je crains que ce ne soit une nouvelle gêne pour le comte. C'est apparemment à cause de cela qu'il m'est désagréable, car je ne me préviens jamais contre personne. Bonsoir, ma bonne amie ; écris-moi, je t'en prie, quand ce serait pour me faire un sermon.

LETTRE XLII.

Madame de St.-Géran, à madame de Valville.

12 Septembre.

Ce que je désirais si vivement, ma chère comtesse, est enfin arrivé. Mon fils aime Julie, et je crois qu'elle répond à ses sentimens. Quel bonheur d'avoir une belle-fille du choix de mon cœur!

Je ne voulais marier le comte qu'à vingt-cinq ans; mais il est si rare de rencontrer une personne comme mademoiselle de Saint-Olmont, qu'il serait insensé de sacrifier un bonheur certain à des inconvéniens qui n'existeront peut-être jamais, et que ce mariage même pourrait empêcher. D'ail-

leurs, les conventions faites, les paroles données, nous pourrons, sans danger, différer le mariage d'une année.

Le baron doit être flatté de notre alliance. Mon beau-frère s'y opposerait envain : je suis maîtresse de disposer de mon fils ; et la fortune de mademoiselle de Saint-Olmont est devenue si considérable, que cela pourrait rendre le commandeur plus traitable.

Je viens de voir Julie : je voulais être assurée de ses dispositions avant de faire aucune démarche. Je vous ai déjà parlé de sa charmante candeur : il faut la connaître pour s'en faire une idée. Son ame est si pure, qu'elle ne conçoit pas comment on peut avoir des sentimens qu'on soit obligé de cacher. Dès que je me suis expliquée, elle m'a avoué tout de suite qu'elle préférait mon fils à tous les hommes. L'idée de vivre

avec moi, et de m'appeler sa mère, la transporte de joie. Ne croyez pas cependant que cette vérité, qui est l'essence de son caractère, nuise jamais à la modestie, à la bienséance qui convient à une jeune personne. Ses sentimens intérieurs sont naturellement formés, et accompagnés de toutes les délicatesses que l'éducation recommande.

Je parlerai demain au baron : il est mon ancien ami ; et je ne prévois aucun obstacle à un mariage qui fera mon bonheur et celui de mon fils. — Je vous rendrai compte de ma conversation avec le père de Julie. Je vous embrasse, ma chère Emilie.

LETTRE XLIII.

Sophie à Julie.

15 Septembre.

Le moment que je redoutais est donc arrivé, ma chère Julie? Je te plains; car, si l'amour donne d'agréables instans, il est bien rare qu'il rende heureux. Trop sensible pour être satifaite de la sensibilité des autres, ta vie va être continuellement semée (même dans les beaux jours de ta passion) d'une multitude d'inquiétudes, de contrariétés, de chagrins et d'impatiences qui troubleront ce calme, cette aimable gaîté qui te rendait continuellement satisfaite de ton existence.

Il y a déjà long-tems que j'ai eu

quelque soupçon de votre penchant pour ce jeune homme ; son âge me rassurait, et je n'ai point voulu vous en parler, de peur qu'en vous y faisant songer, cela ne rendît la chose plus grave. Vous ignoriez votre secret, c'était beaucoup ; et si je vous eusse avertie d'être en garde contre vos sentimens, c'eût été peut-être avancer un danger que mille circonstances pouvaient empêcher de naître.

Mais, ma chère Julie, s'il survenait quelques obstacles à votre mariage ? s'il fallait renoncer au comte ? dans quel abîme de douleurs vous seriez-vous plongée en vous abandonnant trop promptement à vos espérances !

Si vous l'épousez, comme je le souhaite ardemment, je craindrai encore bien des malheurs pour ma sensible amie.

M. de Saint-Géran n'a pas en-

core dix-sept ans : que d'écueils pour sa constance, dans ce long espace de jeunesse qui lui reste à parcourir !

Son caractère ne peut être connu. A l'âge qu'il a, on ignore soi-même ce qu'on peut devenir ; rien n'est développé, ni prononcé dans une ame aussi neuve. Tant qu'il sera amoureux, il se modèlera sur sa maîtresse, et n'aura aucun défaut ; mais l'amour passé, car il passe toujours, ma chère Julie (quoique sa première illusion soit la certitude qu'il ne finira jamais), le comte alors redeviendra lui-même ; et fût-il parfait, dès qu'il ne vous aimera plus de la même manière, il ne fera point votre bonheur. — Je ne veux pas en venir à vous dire de cesser de l'aimer, mes conseils seraient inutiles : tout ce qu eje prétends, c'est de vous engager à renfermer en vous-même le sentiment qui

vous domine ; car le seul moyen d'acquérir de l'empire sur ses passions, c'est d'en contenir les effets : cette victoire extérieure, dont on est maître quand on le veut fortement, donne la force de ne pas s'y abandonner intérieurement avec excès.

Vous êtes incapable de vice, c'est l'excès des vertus que je redoute pour vous : cette vérité de caractère, si précieuse dans toutes les relations, vous expose souvent à manquer de retenue. A quels dangers ne vous livre pas cette aimable candeur, qui ne fait acception ni des circonstances, ni des personnes ! Les meilleures qualités doivent être dirigées pour qu'il en résulte un effet louable.

Je n'ai pu voir, sans chagrin, avec quelle naïveté vous avez découvert vos sentimens au jeune comte. Ah ! ma Julie, si vous aviez af-

faire à un séducteur, quel avantage vous lui donneriez : dans ce cas, je pourrais répondre de votre vertu ; mais je tremblerais pour votre réputation.

Je t'en conjure, ma digne amie, fortifie ton ame contre les séductions et les revers de l'amour, en ne cédant point à toutes ses impulsions. — Ne dites à votre amant que ce que la raison vous permettra de lui dire ; la réserve augmente l'estime des hommes, et leur répond de nous quand ils deviennent époux. Songez que celui qui trouve vos aveux charmans, deviendra un jour votre juge quand vous serez sa femme : cette réflexion arrêtera vos aimables naïvetés ; et croyez, ma bonne amie, que deux hommes ne sont pas plus différens que ne le sont un mari et un amant.

Comment une jeune personne, à qui la bienséance est si chère,

a-t-elle pu souffrir qu'un jeune homme, qui vient de se déclarer son amant, lui baisât la main avec passion, sans en témoigner aucun mécontentement ?

Je pourrais relever encore bien d'autres fautes ; mais je ne veux point abattre ton ame par les reproches et le blâme : au contraire, mon dessein est d'élever ton courage, et de rendre ta conduite une image fidelle de tes vertus. Sois heureuse, ma chère Julie, pour me consoler de ma triste destinée.

Je crains qu'on n'ouvre nos lettres, attendons que j'aie trouvé une occasion sûre pour continuer notre commerce ; j'en trouverai une incessamment, et on ira chez toi prendre tes lettres et remettre les miennes à ta gouvernante. Je t'embrasse.

LETTRE XLIV.

La marquise, à la comtesse de Valville.

28 Septembre.

QUAND je vous écrivis la dernière fois, ma chère comtesse, j'étais heureuse ; je ne prévoyais pas que rien pût s'opposer à mes desirs. Mon fils était comblé de joie, et me remerciait sans cesse. Julie montrait toute la satisfaction que la bienséance lui permettait de laisser paraître. Sous prétexte d'une incommodité, j'avais prié le baron de m'envoyer sa fille pour la journée. Nous étions seuls, et tous trois également contens. Je promis à mes enfans, que je demanderais le lendemain un rendez-vous à M. de Saint-Olmont.

Vous serez ma fille, ma chère Julie : à ce nom elle me baisa la main avec transport, regarda son amant, et ses yeux se remplirent de douces larmes. Mon fils se jeta à mes genoux ; il me dit qu'en lui donnant Julie, je lui donnais plus que la vie ; et se tournant vers elle, il la conjura de dire qu'elle consentait d'être à lui. Elle hésita un moment, et puis avec une grace toute expressive, elle lui répondit : Mon frère, quand je ne le dirais pas, vous le voyez bien. Il la pressa vivement de prononcer qu'il ne lui était pas indifférent. — Je vous le dirai demain, quand madame de Saint-Géran aura parlé à mon père.

Que ces enfans sont aimables ! Jamais l'amour ne m'avait offert un tableau aussi séduisant : c'est à cet âge qu'il faut qu'on aime ; la pureté des sentimens, l'ingénuité des expressions, montre l'union

des ames dans toute son innocence.

Le lendemain matin, j'écrivis au baron pour lui demander un rendez-vous ; il répondit qu'il serait chez moi à six heures. Je commençai par lui rappeler l'attachement qui le liait à mon mari, l'amitié dont je lui avais toujours donné des preuves ; je m'étendis sur l'extrême tendresse que m'avait inspirée sa fille : enfin, je finis par la demander pour mon fils. — Jugez de ma surprise et de ma douleur, quand, au lieu des remercîmens et de la joie auxquels j'avais droit de m'attendre, le baron me dit avec embarras : qu'il était bien touché de ma bonté, mais que sa parole était engagée pour un autre mariage, et qu'il n'était plus libre de disposer de sa fille.

Pour la première fois de ma vie, je sentis un mouvement de colère. Quoi ! Monsieur, avez-vous disposé

de Julie sans son aveu ? Dans ce cas, votre promesse ne peut être que conditionnelle. Si elle sent de la répugnance pour celui que vous avez choisi, contraindrez-vous son inclination, la forcerez-vous à l'obéissance ? Et si elle préférait de devenir ma fille, quelle raison pourriez-vous opposer à un mariage qui réunit tous les avantages que vous pouvez désirer ?

En songeant au chagrin qu'allait avoir mon fils, je ne me possédais plus. Cependant, revenant à mon caractère naturel, je continuai avec un ton plus doux : Non, vous ne serez point un mauvais père ; et si Julie a de la répugnance pour le mari que vous lui destinez, vous ne rejeterez point mon fils, vous n'offenserez point la mémoire de votre meilleur ami. Mon cher baron, ne m'ôtez pas l'espoir de nommer Julie ma fille ; vous me l'avez

confiée, je lui ai servi de mère, ne sont-ce pas des droits pour obtenir la préférence que je vous demande?

M. de Saint-Olmont, très-embarrassé du commencement de mon discours, en parut touché sur la fin; mais il resta inébranlable. C'est sûrement sa femme qui change son caractère, et dénature son cœur qui était bon et sensible.

Ah! ma chère Emilie, que je me fais de reproches d'avoir encouragé l'espérance de ces enfans. Mais était-il au pouvoir de la raison de prévoir un refus? M. de St.-Olmont ne devait-il pas être flatté d'une alliance à laquelle il n'aurait pu prétendre, à moins que mon fils n'eût été sans fortune, ou que l'inclination ne décidât notre choix?—Comment annoncer à ce jeune homme un malheur si loin de son attente. Je n'eus pas le loisir d'y rêver longtems, mon fils entra dès que le ba-

ron fut sorti de la maison. — Me voyant l'air fort triste, sa première idée fut que Julie était malade ; je le rassurai, et gardai le silence. Il s'en alarma, me fit mille questions ; et quand, avec beaucoup de ménagemens, je lui eus rendu compte de ce qui s'était passé, je crus qu'il perdrait la raison. Il voulait enlever Julie ; il formait cent projets également insensés. Je laissai passer cette fougue sans y rien opposer ; mais, quand je le vis pleurer, je jugeai que c'était le moment de le ramener à lui-même.

Tout ce que la tendresse et les sentimens que je partageais avec lui peuvent inspirer, fut employé pour adoucir sa peine. Je l'assurai, comme j'en étais persuadée, que le baron n'irait pas jusqu'à contraindre sa fille ; mais j'exigeai que tant qu'il demeurerait contraire à nos vœux, mon fils ne tentât rien

auprès de Julie, le respect lui imposait de garder le silence sur les sentimens qu'il avait pour elle. Je promis, à ces conditions, que je m'occuperais sans cesse du succès d'un mariage que je désirais autant que lui.

Il fallait écrire à Julie; et cette partie de ma tâche n'était pas la moins difficile. Je lui écrivis ce peu de mots :

« Ma fille, car, quelle que soit notre destinée, vous me permettrez toujours de vous donner un nom si cher à mon cœur, je suis pénétrée de douleur. Monsieur votre père m'a refusée; il a des projets opposés à nos vœux. Je ne doute point que votre attachement pour moi, ne vous fasse partager mon chagrin; rappelez tout votre courage; vos vertus resteraient cachées au fond de votre ame, si elles n'é-

taient pas soumises à des épreuves. Obéissez à votre père dans tout ce qu'il vous défendra par rapport à mon fils. Son droit d'arrêter tout ce qui peut lui déplaire, est incontestable ; le respect et une soumission entière sur ce point, voilà votre devoir. Je le crois incapable de vous forcer à prendre un engagement pour lequel vous auriez de la répugnance ; si ce malheur arrivait, vos prières et vos larmes toucheraient son cœur, et il abandonnerait ses projets.

« Je pense assez bien de mon fils, pour croire qu'il aura la force de renfermer les sentimens que vous lui avez inspirés. On doit respecter celle qu'on a choisie pour sa compagne : son silence sera la plus grande preuve de la vérité de son attachement ; et s'il oubliait, ma fille, l'estime que vous méritez, je vous conjure, comme votre amie,

d'aller jusqu'à l'affliger, plutôt que de lui laisser apercevoir un penchant que l'honneur ne vous permet plus de montrer.

« Adieu, ma chère Julie, j'emploierai tous les moyens qui sont en mon pouvoir, pour vaincre les obstacles qui s'opposent au bonheur de ma vie. Je suis affligée, mais point découragée. »

Mademoiselle de Saint-Olmont a répondu à ce billet de la manière la plus sensible et la plus convenable. Aimable enfant, quelque tendre que soit le cœur qui lui sera attaché, il ne la trouvera jamais en défaut sur la réponse qu'il aura désirée.

Adieu, ma chère comtesse, je vous obéis en ne vous épargnant aucun des détails qui m'intéressent. Souvent mon fils s'afflige sans mesure; je lui remets la tête, je le rassure, alors il passe à l'autre

extrémité ; il ne doute plus du succès, et fait cent projets pour le bonheur de sa femme. Heureux âge, où on ne peut s'affliger longtems ! La jeunesse se sent si bien faite pour la joie, qu'elle passe rapidement du tableau le plus triste au tableau le plus riant. Sans cette facilité à changer d'idée, la vivacité des impressions qu'elle reçoit l'exposerait à un danger continuel. Que la nature est sage, par-tout elle établit un équilibre qui maintient chaque chose à la place qui lui est assignée.

Mon fils trouve en moi une amie qui entre dans toutes ses peines ; je ne cherche à l'en distraire qu'en lui présentant le même sujet sous un point de vue plus favorable à ses desirs. Je ne crois pas qu'il y ait d'inconvénient à lui laisser un espoir qui probablement se réalisera un jour ; et, si je me trompais, ne

vaudrait-il pas mieux qu'il se fût accoutumé peu-à-peu à son malheur, que d'avoir à le supporter tout d'un coup? L'amour qu'il conservera pour Julie, aura encore un bien grand avantage; ses mœurs, son innocence, la délicatesse de son ame demeureront sous la garde de ses espérances.

Enfin, ma chère comtesse, je ne puis me repentir de mes complaisances, quand je songe que mon amitié, placée entre mon fils et sa douleur, aura du moins affaibli la violence du coup dont il a été frappé. Adieu, ma chère Emilie.

LETTRE XLV.

Julie à Sophie.

30 Octobre.

Que cette occasion qu'il fallait attendre a été long-tems à venir ! En vérité, Sophie, vous me mettez à de cruelles épreuves. On a besoin de causer avec son amie, même quand on n'a rien à lui apprendre. Jugez quel tourment de garder le silence, lorsqu'on a le cœur oppressé de tristesse et d'inquiétude.

Tu avais bien raison, ma bonne amie ; en se laissant aller au plaisir d'aimer, on se prépare bien des peines ; mais, te l'avouerai-je, tant que je n'aurai pas à me plaindre du comte, je ne pourrai être fâchée, ni me repentir des sentimens que j'ai pour lui.

Depuis quinze jours, que de choses à te dire ! — J'ai touché au moment d'être heureuse, rien ne paraissait devoir s'opposer à mes vœux ; la marquise m'accablait de bontés ; son fils m'adorait, et l'espoir d'une union prochaine m'autorisait à laisser deviner mes sentimens : tout, en un moment, a été renversé. Je ne puis m'étendre sur des détails qui me déchirent le cœur : mon père a refusé M. de Saint-Géran. S'il s'agissait d'un autre père que du mien, je dirais qu'il est bien injuste ; car, quel établissement pourrait être aussi flatteur pour ma famille, que celui qui aurait satisfait tous les desirs de mon cœur ?

Si j'ai bien pleuré les nuits, c'était bien pis pendant le jour ; car il fallait m'empêcher de pleurer. Ma belle-mère m'observait, elle paraissait jouir de ma peine ;

il lui échappait des sourires de dédain, qui me blessaient jusqu'au fond du cœur. — Comme je parlais peu, et restais les yeux baissés sur mon ouvrage, elle disait à mon père : Mademoiselle votre fille a de l'humeur, elle ne daigne pas nous parler ; il faudrait s'informer si quelque chose lui déplaît ici ; regardez la mine qu'elle nous fait. Mon père voyait mon embarras, et, loin d'en être touché, il se joignait à sa femme pour m'accabler. Je ne le reconnais plus ; lui, jadis si juste et si tendre, ne permet pas même que je me défende, et ne me témoigne plus aucune amitié ! Je me sens gênée en sa présence, et ne puis jeter les yeux sur lui, sans avoir besoin de pleurer.

Madame de Saint-Géran vient souvent ici. Ma belle-mère la reçoit très-froidement, cela me met au supplice, sur-tout quand je ne suis

pas distraite par la présence de mon jeune ami ; il n'ose plus venir seul, mais il l'a accompagnée trois fois. Qu'il a l'air triste et touchant ! Nos regards se sont rencontrés ; que de choses on se dit en un moment ! et comme ce langage va droit au cœur ! C'est une douceur, un délice que je ne puis te faire comprendre, parce que rien ne peut y être comparé. La seule présence du comte suffirait à mon bonheur, même sans nous parler ; pourvu que nous fussions toujours dans la même chambre, je serais satifaite.

Ma situation présente est fort malheureuse. Hé bien ! je trouve que j'étais plus à plaindre encore, lorsque j'ignorais toutes ces choses-là ; j'avais une ame sans savoir de quoi elle était capable, et les plaisirs qu'elle peut donner.

Mon père a dit qu'il avait promis ma main : et à qui ? cela fait trem-

bler ; mais qu'importe ! dès que ce n'est pas à mon jeune ami, je ne puis la donner.

Ne vas pas me parler d'obéissance ; je ne mentirai point à Dieu et aux hommes, en promettant un cœur qui n'est plus à moi. Si je suis exposée à des persécutions, en les éprouvant je me dirai : C'est pour mon ami que je souffre ! et quelque plaisir se mêlera à mon tourment.

Un jour que je travaillais à mon métier, je laissais tomber tantôt mes ciseaux, tantôt ma soie et mes pelotons ; je ne savais ce que je faisais dans le trouble que me causait sa présence. Il s'empressa de les ramasser ; une fois il me serra le bout du doigt si fort, que si c'eût été un autre il m'aurait fait mal ; et, en me passant mes pelotons pardessous le métier, il me remit un petit billet qui fut reçu aussi adroi-

tement qu'il était donné. Comme nous fûmes contens de ce succès ! — J'entends Sophie qui me crie : Il fallait refuser. — Oui, il fallait laisser tomber le billet par terre, au milieu de la compagnie, et faire une scène. — Ta raison m'impatiente : quel mal y a-t-il à ce que nous faisions ? — Ta dernière lettre m'a troublée ; je me suis fait des reproches uniquement par confiance en toi, car mon cœur ne m'en fait point sur l'innocent plaisir qu'il goûte. — Ce billet était charmant ; je ne te l'enverrai pas, ce sera ta punition.

Il est bien aisé d'être sévère contre le plaisir des autres ! — Je te plains de ne pas aimer ; je te plaindrais encore, si tu devenais sensible, car il n'y a pas au monde un homme comme mon jeune ami.

Qu'il est difficile de cesser de parler de lui ! et encore pour parler

de M. de Linval, ce fils de madame de Saint-Olmont, qui demeure ici; mais il faut que Sophie connaisse tout ce qui est autour de moi.

M. de Linval a vingt-huit ou trente ans. Sa figure est assez agréable; il ne manque pas d'esprit; il est doux et cherche à plaire, mais ces avantages ne produisent pas tout l'effet qu'ils devraient avoir. Je crois que c'est l'asservissement où il est auprès de sa mère, qui lui nuit. Aucun de ses mouvemens n'est libre, aucun de ses sentimens n'est entier; il ne montre pas la moitié de son ame. Il a tant de soins et d'égards pour moi, qu'en sentant qu'il ne me plaît pas, je m'accuse souvent d'injustice.

Sa mère l'aime beaucoup, et ne songe qu'à ses intérêts. Je crains qu'il ne soit le seul objet de ses affections. Rien ne prouve qu'elle soit véritablement attachée à mon père. Je ne

vois jamais son cœur entrer pour rien dans ses discours, ni dans sa conduite avec lui : tout ce qu'elle fait annonce un dessein. Quand on a les sentimens qu'on doit avoir, on est plus naturel.

Mon pauvre père rejette un cœur tout à lui. Eh ! pour qui. . . ? Ah ! si elle le rendait heureux, je lui pardonnerais tout ce qu'elle me fait souffrir.

La vie qu'on mène ici est bien ennuyeuse. Madame de Saint-Olmont sort rarement ; l'après-midi se passe à recevoir du monde, jouer au piquet, et entendre des nouvelles.— Le souper est en famille ; il serait si naturel de se trouver bien en famille, que quand on y est mal, on s'y sent bien plus mal que par-tout ailleurs, car le chagrin accompagne l'ennui. — Figurez-vous, Sophie, que, dans ce petit cercle où l'intimité devrait régner, la pensée

est mille fois plus gênée qu'elle ne le serait dans une assemblée nombreuse et imposante. On se sent obligé de parler, et on n'a rien à se dire. Chacun n'est occupé qu'à dissimuler un ennui qu'on ne parvient pas à cacher. M. de Linval est le seul qui soutienne un peu la conversation. Les familiers de la maison sont de vieux chevaliers de Saint-Louis, de vieux abbés, et quelques commandeurs qui ne sont pas plus jeunes.

Ne prends pas ceci pour une critique de la vieillesse ; je respecte, j'aime même les vieillards, et j'ai toujours pensé qu'ils devaient participer un peu à la vénération qu'on a pour ses parens ; mais ceux ci ont des figures et des manières si étranges, qu'on ne se sent pas porté à les aimer.

Il ne vient presque point de femmes ici. Madame de Saint-Olmont

paraît faire fort peu de cas des personnes de son sexe. Quelques complaisantes seules sont admises dans sa société. Pour penser ainsi, il faut trouver dans son cœur des raisons secrètes de se défier des femmes, ou avoir l'orgueil de se croire supérieur à tout son sexe.

Quelle différence chez la marquise ! mais je ne veux pas me livrer à d'inutiles regrets. Adieu, ma bonne amie; je suis obligée de prendre sur la nuit, pour causer avec toi : tout le jour il faut rester auprès de ma belle-mère.

Si nous allions dans le monde; si on me menait au spectacle, j'aurais l'espoir de rencontrer M. de Saint-Géran : c'est ici où je puis le moins me flatter de le voir; juge comme cela me rend la maison désagréable.

LETTRE XLVI.

Julie à Sophie.

15 Novembre.

Cette occasion pour vous écrire ne viendra donc que tous les quinze jours ! En vérité, Sophie, je ne puis y tenir ; c'est le complément de mes peines, de ne pouvoir vous les conter à mesure qu'elles arrivent.

Mon jeune ami se désespère de notre séparation ; car c'en est une de ne se voir qu'une fois la semaine. Son excellente mère n'ose l'amener que fort rarement ici ; mais il a découvert l'endroit où je vais à la messe, et je trouve qu'il y assiste avec une assiduité exemplaire.

La première fois, je ne l'aperçus

qu'en sortant, enveloppé dans un grand manteau, et caché derrière un pilier des bas côtés de l'église. Il fut aussi invisible pour moi que pour ma belle-mère, à qui il voulait se cacher.

Ayant été averti une fois, c'était assez pour n'y être plus attrapé : il s'arrange toujours de manière à n'être vu que de moi. Que ce soit madame de Saint-Olmont ou ma gouvernante qui me conduise, elles ne se doutent point qu'il soit là.

Sophie, prie Dieu qu'il me pardonne mes distractions, ou qu'il m'empêche d'en avoir. Tu as vu avec quel recueillement j'assistais aux offices : ce n'est plus cela, ma chère Sophie ; je ne pense qu'à mon ami pendant que tout le monde prie.

Je commence à craindre que l'amour ne dérange bien des devoirs :

j'en serais bien fâchée ; car jusque-là, je n'avais pas trouvé un seul reproche à lui faire. A présent, je vais de faute en faute, sans pouvoir m'en empêcher. Je me sens tirer si doucement, et cependant si fort, que je ne puis m'arrêter. Au couvent, quand on nous parlait des tentations, je n'y comprenais rien, et je souhaitais beaucoup d'en avoir pour être instruite ; maintenant j'y suis bien habile, je t'assure, et tu vas en avoir la preuve.

Samedi matin, on m'apporta un bouquet de la part de la marquise. Comme les fleurs sont bien rares dans la saison où nous sommes, je fus charmée de cette galanterie. Mais, les voyant singulièrement pressées les unes contre les autres, le souvenir de celui que j'avais reçu l'année passée, me donna quelques soupçons. Je passai les doigts à tra-

vers les tiges, et je sentis un papier. Je donnai à ma gouvernante une commission qui pouvait l'occuper une demi-heure, et je m'empressai de lire un billet qui venait du comte. Je prends plaisir à le copier :

« Je me sers du nom de ma mère, ma chère Julie, pour parvenir jusqu'à vous. Je suis fâché de lui désobéir, et encore plus affligé de la tromper : mais je ne puis supporter ma situation sans me plaindre, et sans implorer votre pitié.

« De grace ! répondez un mot, si vous ne voulez pas que je meure. Etre déçu de mes espérances, et séparé de vous, sont des maux au-dessus de mon courage ; et, tandis que je ne puis vous parler ni vous entendre, il faut, pour mettre le comble à ma douleur, que j'aie un rival qui a la liberté de vous voir et de

vous entretenir à toute heure. M. de Linval vous aime; je m'en suis aperçu la dernière fois que je fus chez vous. Sa présence me mettait au supplice ; car si, en le considérant auprès de Julie, il me paraissait indigne de lui plaire, en le comparant à moi, je lui trouvais mille avantages qui me faisaient trembler. Je sais encore que le prince de. . . . est amoureux de vous, et qu'il cherche les moyens de se faire présenter à madame de Saint-Olmont. Il n'est pas beau ; mais on le dit parfaitement aimable. Que deviendra votre malheureux frère, en concurrence avec des gens qui, par leur expérience, ont acquis bien plus de moyens de plaire ?

« Deux rivaux ! ma chère Julie ; et l'attente d'en avoir mille. Tous ceux qui vous verront me disputeront le seul bien que j'envie. Vous ne comprendrez jamais le tourment

de cette pensée ; car, quel que soit l'heureux mortel honoré de votre choix, vous ne craindrez point d'avoir de rivales. Tout sera mis en usage pour parvenir à vous plaire, et je serai absent. Celui qui vous aime le plus ardemment, ne pourra rien disputer à ses rivaux. Hélas ! ils seront tous aimables ; et qui ne le deviendrait pas, animé par l'espoir de vous obtenir ? pendant que votre frère, exclus du bonheur, sera plongé dans le chagrin, et ne vous montrera qu'un visage triste et baigné de larmes. Ma chère Julie ! ma sœur, je vous demande à genoux de m'accorder un mot de consolation ! Dites que vous m'aimerez toujours, et je serai tranquille. Si vous avez la bonté de m'accorder cette grace, en voici le moyen : Dimanche, en sortant de l'église, laissez le billet sur votre chaise ; je m'en saisirai tout de suite. Je

meurs si vous n'avez pitié de moi ! »

Eh bien ! Sophie, il ne fallait pas répondre ; il fallait laisser mourir mon jeune ami : c'était mon devoir. N'est-ce pas là ta pensée ? Que je hais un devoir qui oblige à désespérer ce qu'on aime ! Cela est contre nature. Aussi n'en eus-je pas le courage ; et dès que ma bonne fut endormie, je me levai tout doucement, et me mis à consoler mon ami.

Je l'appelle mon frère, pour éviter tout air d'amour, et me rapprocher de ton avis sur les bienséances. — Voici mon billet. Malgré la sévérité de tes censures, j'ai juré de ne te rien cacher : je suis aussi fidelle à l'amitié que je le serai à un autre sentiment que je n'ose nommer à ma sévère amie :

« Votre chagrin, mon frère, me cause bien de la peine. Ne vous af-

fligez pas, je vous en prie ; car vous m'ôteriez mon courage. Je ne me suis point aperçue de ce que vous me dites sur M. de Linval ; et quand je m'en apercevrais, qu'en résulterait il ? Le fils de ma respectable amie, le compagnon de mon enfance, mon frère, enfin, n'aurait-il pas toujours la préférence ? J'aime à vous voir aussi modeste. — Mais je sens bien que vous l'êtes excessivement. — La complaisance de céder à vos prières, malgré mon devoir et les conseils de la marquise, ne doit-elle pas vous ôter toute inquiétude ? S'il vous en restait encore, je me reprocherais mon billet comme une grande faute ; car ma seule excuse est d'empêcher le fils de ma bonne amie de s'affliger jusqu'à devenir malade. »

Le lendemain, en sortant de la messe, je posai le billet sur ma

chaise, et je suivis ma belle-mère. Je tremblais de ce que je venais de faire : cependant je retournai la tête pour voir si le comte prenait la lettre. Il n'avait pas encore osé s'avancer, de peur d'être aperçu ; et je vis un pauvre la ramasser. J'en conçus la plus vive inquiétude. C'était la punition de mon imprudence : il s'y joignait des remords. Répondre à une lettre d'amour ! et surtout déposer cette réponse dans l'église, me parut une faute bien grave. — Ah ! ma bonne amie, si j'eusse eu le malheur d'aimer un autre homme que M. de Saint-Géran, je suis bien sûre qu'il ne m'aurait point entraînée dans de pareilles faiblesses. La familiarité que j'ai eue avec le comte, quand nous étions enfans, m'a accoutumée à le regarder comme un frère, et à n'être point en garde contre lui. Conviens, ma Sophie, que

cette circonstance change bien les choses. Je le répète ; avec un autre, j'aurais été toute aussi sévère que tu l'aurais voulu. Mais quelle supposition ! Est-ce que jamais j'aurais pu aimer un autre que mon jeune ami ?

Le sort de ma lettre m'inquiétait toujours. Heureusement madame de Saint-Géran vint l'après-midi avec son fils. Mon père, qui est embarrassé avec elle, lui proposa de jouer. J'étais auprès de la fenêtre à travailler à mon métier. Le comte, resté seul dans la chambre, sans jouer, se crut autorisé, par la simple politesse, à s'approcher de moi.

Dès que j'avais jeté les yeux sur lui, j'avais deviné, à son air satisfait, qu'il avait eu ma lettre. Pour m'en assurer, il la tira de sa poche ; et, n'osant parler, il la baisa avec passion, en se baissant comme pour

voir mon ouvrage. Il avait l'air si tendre et si reconnaissant, qu'il n'était plus possible que je me repentisse d'une action qui lui causait tant de plaisir. Au contraire, en ce moment, je m'applaudis de ma faute. — Voilà comme se passe ma vie. Je me repens, dans son absence, de ce que j'ai fait pour lui ; et dès que je le vois, je m'accuse de dureté d'avoir pu lui refuser des bagatelles auxquelles il est si sensible.

Placé en face de moi, il tournait le dos à la compagnie, et pouvait me regarder tout à son aise. Il se mit à parler sur une rose que je brodais ; et au milieu des phrases qu'il prononçait tout haut, il trouvait le moyen de glisser quelques mots qui me plaisaient beaucoup.

Un coup de piquet qui fit élever la voix des joueurs, lui donna la liberté de me témoigner sa recon-

naissance sur mon billet. Un autre bruit, causé par une visite qu'on annonça, me donna le tems de lui dire : Je suis inquiète de ce pauvre qui a pris ma lettre. Ne l'a-t-il point lue ? — Les complimens pour se lever et pour se rasseoir, lui permirent de répondre : Il me l'a rendue. Je vous écrirai demain pour vous en rendre compte. On ira chez vous de la part de ma mère. Nous trouvâmes le moyen de nous dire encore quelques mots à travers d'une conversation ostensible. Quoique cette contrainte soit fâcheuse, ce qui était dérobé à l'attention de la compagnie, nous faisait un extrême plaisir. Ces deux heures passèrent bien vîte : ce sont de celles qu'on n'oublie jamais.

On vient prendre ma lettre : il ne me reste que le tems d'embrasser ma chère Sophie.

LETTRE XLVII.

Julie à Sophie.

28 Décembre.

J'EN étais restée à la lettre que mon jeune ami m'avait promise pour le lendemain. Je la reçus à mon réveil. Voici ce qu'elle contient :

« Ma chère Julie ! quels délicieux momens j'ai passés hier auprès de vous ! Malgré la contrainte qui nous environnait, la possibilité de vous adresser quelques mots, était pour moi le bonheur suprême. Jamais on n'a aimé comme je vous aime ! car s'il existe un cœur aussi sensible que le mien, il n'est point une autre Julie qui, comme la véritable, réunisse tout ce qui plaît et tout ce qui attache.

« Mais je veux dissiper entièrement votre inquiétude au sujet du billet. Je m'approchai du pauvre qui l'avait ramassé. Mon ami, lui dis-je, c'est ma sœur qui a laissé tomber cette lettre ; je vous prie de me la rendre. Il me la remit tout de suite, en me disant : Monsieur, je ne l'aurais point lue ; je ne voulais que la reendre à la charmante demoiselle qui me fait toujours l'aumône.

« Je lui donnai un louis : c'était bien peu pour le trésor que je recevais de lui ; mais la prudence arrêta le mouvement de mon cœur. — Comme je sortis vîte pour lire mon billet ! Le pauvre homme courut après moi. Monsieur, vous vous êtes trompé ; voilà le louis que vous m'avez donné. Sentant alors mon étourderie, je répondis : Oui, je me suis trompé ; mais ce que le hasard vous a donné, est

trop peu pour la probité dans le malheur : je vous prie d'accepter encore ceci, comme un juste tribut dû à votre honnêteté. En disant ces paroles, je lui présentai un second louis. Il hésitait ; il pleurait de reconnaissance : je fus obligé de le presser ; son action m'avait attendri. Je le fus davantage encore, quand il me dit : Vous êtes bien digne de votre aimable sœur, qui est aussi bonne qu'elle est belle : elle a fait soigner ma femme pendant une longue maladie. Eh puis c'est la manière ; il y en a qui vous jettent l'aumône, comme si vous n'étiez pas un homme, au lieu que Mademoiselle la donne, en vous disant : Bonjour, mon ami : comment cela va-t-il ? et votre femme, a-t-elle besoin de quelque chose ? — Sans l'impatience de lire mon billet, je ne me serais pas lassé d'écouter ce bonhomme, qui sentait à sa ma-

nière les grâces de ma sœur. Et à quel cœur pourraient-elles échapper ! Julie ne se borne pas à secourir les malheureux, elle les console ; et l'interêt qu'elle prend à eux, centuple le prix de ses bienfaits.

« Jérôme sera aussi mon pauvre ; et, en lui faisant du bien, j'aurai le plaisir d'imiter ma sœur, et d'avoir un objet d'intérêt en communauté avec elle.

« Ma mère ne voulait plus me mener chez vous ; elle craignait que mes visites ne parussent pas convenables : mes prières, ma douleur et mes larmes ont suspendu ce cruel arrêt. Elle est si bonne, qu'elle ne peut résister à son fils. — Mais je ne me servirai plus de son nom pour vous écrire.

« Vous savez comme je crains de la tromper. Elle m'a bien embarrassé en me demandant si, malgré

sa défence, je ne vous avais point écrit. J'ai rougi ; j'hésitais : mais, ne pouvant me résoudre à lui faire un mensonge, j'avouai ma désobéissance. Alors elle me demanda si vous l'aviez permis. Votre bonté pour moi n'est pas mon secret. Je répondis que vous me l'aviez défendu : ce n'était pas tout-à-fait mentir ; car vous ne vouliez pas d'abord me permettre de vous écrire.

« Ma mère n'insista plus ; mais elle me dit avec douceur : Vous avez grand tort, mon fils, de ne pas suivre mes conseils. Ma tendresse pour vous ne vous répond-elle pas que je ne m'opposerai jamais à vos desirs, que quand l'effet en sera dangereux ou condamnable ? Risquer de compromettre Julie, est une faute très-grave ; mais votre confiance diminue le droit que j'ai de vous faire des reproches. Je me borne à vous prier

de ne pas répéter une imprudence qui exposerait la personne que vous aimez.

« Mon aimable maman n'a jamais connu l'amour. Quand on est sans passions, il est bien facile d'être raisonnable. Pour moi, ma Julie, je serais mort si vous aviez résisté à ma prière. — Vous voyez ma bonne foi. Je vous crois trop généreuse pour en abuser, en vous autorisant de l'avis de ma mère. Ce serait me punir de ma confiance; et ma sœur aime trop la vérité pour forcer son frère à se repentir d'avoir été franc avec elle.

« A sa place nous parlerions comme elle; à la nôtre, elle agirait comme nous; mais forcé de cacher quelque chose à ma mère, je veux la tromper le moins possible. J'ai des remords d'avoir pris son nom pour vous écrire. Je ne serais pas retombé dans cette faute, sans la

nécessité de vous rassurer tout de suite sur l'aventure de la lettre. Vous partagerez mon scrupule, ma chère Julie ; vous m'en récompenserez même, je l'espère, en consentant au moyen que j'ai imaginé pour continuer un commerce qui soutient ma vie. Hélas ! j'en ferais le sacrifice, si je croyais qu'il pût jamais exposer une personne que j'aime bien plus que moi-même. Je respecte l'expérience et l'opinion de ma mère ; mais ne suis-je pas fondé à en rabattre ce que son devoir de mère l'oblige à dire sur ce sujet ? Car enfin, tout innocent que soit ce commerce, pourrait-elle y donner son consentement, même en ne le désapprouvant pas ?

« Voici, ma chère Julie, ce que je vous demande à genoux de me permettre : J'ai remarqué que depuis l'hiver vous avez toujours un man-

chon à côté de vous. En le prenant sans affectation, j'y mettrai un billet. Une autre fois ce sera dans votre carton à soie, selon que l'occasion sera favorable. Il suffira d'être attentive à l'objet que j'aurai touché. Je prendrai de même les réponses que vous aurez la bonté de me faire. Mais comme mes visites seront bien rares, je réclame le moyen de communication à l'église. Je serai plus adroit pour me saisir de votre billet, et d'ailleurs Jérôme n'est-il pas de vos amis ? Que risquez-vous, ma chère Julie, en écrivant à un frère qui vous respecte autant qu'il vous aime ? »

Admire, Sophie, la candeur de mon jeune ami. La peine qu'il sent à dissimuler avec sa mère, ne m'assure-t-elle pas qu'il ne me trompera jamais? Ah ! ce n'est pas un homme comme un autre ; et si tous lui res-

semblaient, on ne se serait pas avisé de prescrire aux jeunes filles une morale si sévère. Ne me blâme donc plus ; car ne sera-t-il pas un jour mon mari, puisqu'il est bien certain que je n'en épouserai pas un autre ?

Le comte avait bien deviné. M. de Linval m'a fait une déclaration d'amour.

Un matin qu'il faisait un beau soleil, je remarquai que, malgré la rigueur de la saison, on pourrait se promener. Madame de Saint-Olmont dit à son fils : Donnez la main à mademoiselle ; accompagnez-la au jardin. Comme jamais elle ne me laisse aller seule avec un homme, je fus étonnée de cette proposition ; mais quoiqu'elle me contrariât, je n'y opposai rien. Nous descendîmes et fîmes quelques pas sans rien dire; enfin M. de Linval me regardant avec une sorte d'admira-

tion, s'écria : Il n'y a que vous, mademoiselle, qui puissiez être aussi belle sans parure. — Je ne répondis rien et continuai à marcher. Que dire à un semblable compliment ?—Il continua : Quand j'arrivai ici, je n'avais jamais vu d'aussi jolies personnes.... et votre caractère.... — Vous me flattez, monsieur, et je ne puis répondre à de tels discours. — Jusqu'alors les femmes ne m'avaient inspiré que des goûts passagers ; vous seule m'avez fait connaître un véritable attachement. — Votre estime et votre amitié, monsieur, mériteront toujours de la reconnaissance. — Je voulais éviter qu'il prononçât le mot d'*amour*, ce langage ne convient qu'à mon jeune ami ; mais je ne pus échapper à la résolution qu'il avait prise de m'instruire de ses sentimens. — De l'amitié ! mademoiselle ; est-il au pouvoir d'un homme de n'avoir

que de l'amitié pour Julie ? La passion que vous m'avez inspirée ne finira qu'avec ma vie, et en fera le tourment, si j'ai le malheur de vous déplaire. — Jusqu'à cette dernière phrase, M. de Linval s'était exprimé avec beaucoup d'embarras et de contrainte ; il semblait obéir à un ordre qu'on lui aurait donné, de me faire une déclaration d'amour. Mais s'animant par ses propres paroles, il mit beaucoup de feu dans la suite de son discours, et se jeta à mes genoux. Cette liberté me déplut ; je reculai quelques pas ; j'étais blessée de sa hardiesse. Imagine-toi, ma bonne amie, que nous étions sous ce même berceau où le comte m'avait, pour la première fois, parlé de son amour. Quelle différence ! et comme ce souvenir enlaidissait M. de Linval et le rendait désagréable ! Il me sembla qu'il profanait ce berceau, où je n'en-

trais plus qu'avec émotion, depuis que sous son ombrage, le secret de mon jeune ami et celui de mon cœur m'avaient été révélés en même tems. Cette idée me donna une sévérité qui n'est point dans mon caractère. Je lui dis avec fierté : Vous abusez, Monsieur, de la confiance de madame de Saint-Olmont, et vous oubliez ce que vous devez à une jeune personne qu'elle a cru pouvoir vous confier.

Je m'éloignai sans attendre sa réponse. Il me suivit, et nous arrivâmes chez ma belle-mère sans avoir rompu le silence. M. de Linval paraissait fort embarrassé, et je vis qu'elle cherchait à lire sur son visage le succès d'une conversation dont apparemment le projet avait été concerté entr'eux.

Le prince D...., sous le prétexte de voir un cheval que mon père veut vendre, est venu plusieurs

fois. Il lui a demandé de le présenter à la baronne. Elle a accepté avec joie une proposition qui flatte sa vanité. Pour moi, jugez de mon étonnement quand j'ai reconnu dans ce nouveau venu, le masque qui, au bal à Cotterets, se vantait de m'avoir envoyé des vers ! Souviens-toi qu'à ce même bal, un jeune homme de la plus charmante figure, m'avait tenu les mêmes discours. Lequel est le véritable ? je l'ignore. Je crains que ce ne soit celui-ci ; car il a toute la mine d'un amant. Je ne sais pourquoi j'aimerais mieux que ce fût l'autre qui m'eût envoyé ces vers, car tous les hommes ne sont-ils pas également loin de mon jeune ami ?

Le prince D.... cherche à plaire à madame de Saint-Olmont et à toute sa société ; cependant, il doit trouver le ton qui y règne, bien différent de celui auquel il est ac-

coutumé. Il est fort aimable ; sa politesse est noble et aisée ; il parle bien ; et sa conversation, toujours douce et spirituelle, annonce des dispositions obligeantes pour tous ceux à qui il parle. Mais il est un peu bossu ; je m'en étais aperçue au bal : au reste, quand il est assis, cela ne paraît pas, et son visage est assez agréable.

Un matin, ma belle-mère a envoyé chercher ma gouvernante pour lui demander si je ne recevais point de lettres, et si je n'écrivais à personne. Ma bonne a répondu que je n'avais de correspondance que dans mon couvent. — Prenez-y garde, a continué la baronne, je veux être instruite de tout, et je vous ordonne de me remettre les billets adressés à votre élève : si vous êtes ponctuelle, vous serez récompensée ; si vous désobéissez, je vous chasse. — Cette pauvre fille,

étonnée d'un ton auquel on ne l'a point accoutumée, a repris avec fermeté : — Mademoiselle est si raisonnable, c'est un ange ! — C'est assez, mademoiselle Bertaud, c'est assez ; vous avez entendu mes ordres, il ne vous reste qu'à vous y conformer. — Ma gouvernante vint me conter cela en pleurant : quelle arrogance ! disait-elle ; c'est bien à moi qu'il faut s'adresser pour trouver un espion. — Je t'avoue, ma Sophie, qu'en entendant ma bonne m'appeler un ange, je n'ai pu m'empêcher de rougir. Ce nom, qui me convient si peu, m'a donné plus de confusion que toute ta morale. Rien ne me paraît plus propre à faire rentrer en soi même, que la bonne opinion qu'on a de nous ; il faut absolument devenir semblable à l'idée qu'on en a, si on ne veut pas tromper ceux qui nous louent.

Le lendemain, à son réveil, ma

belle-mère m'envoya chercher. Elle me fit asseoir auprès de son lit, et me regardant fixement, pour ne perdre aucun des mouvemens de mon visage, elle commença ainsi la conversation : — Je vous prie de répondre avec vérité aux questions que j'ai à vous faire. — Madame, je ne suis pas accoutumée au mensonge (cependant je tremblais, en croyant qu'il allait être question du comte). — Dites, Mademoiselle, quel est l'homme assez hardi pour oser vous adresser des vers et des billets galans. — Je vous assure, Madame, que je n'en sais rien. — Cela n'est pas probable, il faut que vous ayez encouragé cette audace. Une marchande a voulu plusieurs fois séduire un de mes gens pour mettre des envois sur votre toilette. Vainement j'ai cherché à pénétrer ce mystère, et je vous ordonne de l'éclaircir, sous

peine d'en instruire votre père, auquel je ne dois rien cacher. Si ma bonté a suspendu ce devoir, c'est par un aveu sincère que vous devez m'en prouver votre reconnaissance.

Je me trouvai fort à mon aise, en voyant qu'il ne s'agissait que de l'inconnu ; et reprenant un ton assez ferme : Je vous répète, Madame, que j'ignore ce que c'est. Vous pouvez en parler à mon père ; il est juste, et je ne puis le craindre, quand je n'ai point de torts. Il est facile de savoir de madame la marquise de Saint-Géran, quelle est mon innocence sur ce sujet. Ces galanteries ont commencé pendant que je demeurais auprès d'elle ; mon étonnement lui aurait prouvé que j'en ignorais l'auteur, quand elle aurait pu douter de ma véracité, qu'elle ne suspecta jamais.

Je voulus sortir, croyant que tout était fini. Madame de Saint-

Olmont m'arrêta : Vous êtes toujours bien pressée, Mademoiselle, de fuir ma présence ; ce qui me reste à dire est important.

Votre père a disposé de votre main. Il ne vous est pas permis de former d'autres vœux que les siens, ni d'encourager les espérances de personne. . . . De personne, entendez-vous bien, Mademoiselle ; il y va de votre bonheur et de votre devoir, qui doit vous être encore plus cher. A présent, Mademoiselle, vous pouvez suivre l'empressement que vous montrez de vous soustraire à mes conseils ; c'est l'heure précieuse de la toilette, il faut aller relever vos grâces naturelles, par une parure bien recherchée, bien extravagante ; car la simplicité n'est plus de mode. — Je sortis, le cœur gonflé d'amertume, et même d'un peu de colère. Comme cette femme me traite ! Mais c'est celle de mon

père, il faut lui répondre avec respect ; je me reproche d'avoir montré de l'impatience et de la fierté, une autre fois, en l'écoutant, je me dirai toujours : Elle est aimée de mon père, et j'en deviendrai plus douce.

Mais ce qui me désespère, c'est que mon père ait promis ma main : et à qui ? Serait-ce au fils de mon ennemie ? Cette idée me fait frémir. Je m'étais flattée qu'en refusant madame de Saint-Géran, il n'avait allégué des engagemens que pour éviter d'être pressé. Ma belle-mère ne voulait peut-être pas que je fusse encore mariée. Vaine chimère ? il ne m'est plus possible de douter de mon malheur. M. de Linval est sans naissance et sans fortune ; il ne tient aucun rang dans le monde ; il est impossible que mon père ait songé à lui, ce serait sacrifier sa fille. Sans doute des vues ambi-

tieuses auront déterminé son choix. Le prince D. . . lui aura fait parler par ses amis. Il voit dans un grand état, le bonheur que son cœur me réserve ; il se trompe, il est vrai, sur les moyens de me rendre heureuse ; mais, puisqu'il veut que je le sois, il ne balancera pas à me donner à mon jeune ami, quand il saura mes sentimens pour lui. J'attends, pour les déclarer, qu'on me presse pour un autre choix. Je suis censée ignorer les démarches de la marquise, et il serait contre toute bienséance que j'allasse demander un mari à mon père, quand il ne m'a point encore signifié sa volonté. Mais ne dois-je pas être rassurée par la parole qu'il m'a donnée, de ne former d'établissement pour moi, que d'après le vœu de mon cœur. Adieu, ma bonne amie : écris-moi, quand ce ne serait que pour me gronder.

LETTRE XLVIII.

La Marquise, à la comtesse de Valville.

29 Novembre.

Rien n'est changé dans notre situation, ma chère comtesse. J'ai fait parler à M. de Saint-Olmont, par des personnes qui ont de l'empire sur son esprit : tout a été sans effet, il est inexorable. Moi, qui vécus toujours dans le silence des passions, m'en voilà tourmentée dans la personne de mon fils. Son chagrin m'afflige ; chaque jour il me paraît plus digne de l'amour que j'ai pour lui. Quelle charmante candeur ! il ne peut se résoudre à me tromper, quelqu'intérêt qu'il ait à me cacher ses démarches. Il m'a

avoué qu'il m'avait désobéi, en écrivant à Julie. Je n'ai point demandé si elle lui avait répondu : cette question, qui l'aurait placé entre l'indiscrétion et le mensonge, nécessitait une faute que je devais lui éviter.

Le plan de son éducation a toujours tendu à le préserver de faire des fautes, plutôt qu'à l'en punir. La première faute cause tant de repentir, que si on en reculait l'époque, l'habitude de l'innocence suppléerait à la vertu.

Mon fils ne trouve de consolation qu'à être seul avec moi. Je mène une vie très-retirée ; cependant, pour ne pas rompre avec tout le monde, je me suis réservé deux jours de la semaine, pour donner à souper. Ma complaisance pour ses desirs, l'engage à contraindre sa tristesse. Quand il est en société, il sait que je serais mortifiée, si

on ne le trouvait pas aimable ; ces sacrifices mutuels de nos goûts, l'accoutument aux égards de la reconnaissance.

Il n'a de défaut qu'un peu de paresse, et beaucoup d'étourderie. La nécessité d'agir quand il jouera un rôle, le corrigera du premier, et le tems le guérira de l'autre. C'est beaucoup de n'avoir aucun des travers de la jeunesse, quand on a une aussi jolie figure. J'ai toujours pensé que cette indifférence sur ses avantages extérieurs présageait, pour l'avenir, des qualités remarquables.

Nous passons notre tems à chercher à qui le baron a destiné sa fille. L'assiduité du prince D..... m'inquiète ; mais ce qui m'alarme le plus, c'est le caractère de la baronne. Je la crois fausse, méchante et intéressée. Si, comme je le crains, elle n'aime point son mari, elle n'en

aura que plus de facilités pour mettre à profit l'attachement qu'il a pour elle. Déjà ses actions, et même ses pensées, ne sont plus à lui ; il est entièrement dirigé par l'esprit de sa femme : malgré tout son art, elle ne peut cacher la haine qu'elle sent pour Julie. Sa beauté, ses grâces, sa jeunesse, l'irritent ; elle lui pardonne encore moins ses vertus.

J'ai remarqué souvent que si les méchans sont forcés de louer la vertu en général, ils la persécutent et la haïssent dans chaque individu, comme un ennemi dont la seule présence les accuse.

La douceur, la bonté, l'égalité de Julie, au milieu des injustices qu'elle éprouve, sont vraiment admirables, et chaque jour elle me devient plus chère.

Adieu, mon aimable amie. J'obéis bien exactement à la prière de ne rien omettre de tout ce qui me

regarde ; j'espère que l'année où nous allons entrer ne se passera pas sans que j'aie le bonheur de vous voir ; le desir de vous présenter mon fils, double mon impatience.

LETTRE XLIX.

Julie à Sophie.

1.er Janvier.

Je veux commencer l'année par le plaisir de causer avec ma meilleure amie. Que tu me serais nécessaire, ma Sophie, pour soutenir ma raison et consoler mon cœur ! Mon jeune ami s'avise d'être jaloux : quel tourment d'avoir si peu de moyens de le rassurer ? Un mot suffirait pour lui remettre l'esprit, et il faut que je me taise et que je le laisse s'affliger. Qu'est-ce qu'un devoir qui force à faire du mal à ce qu'on aime ? Je n'entends rien à toutes ces maximes. J'étais faite pour vivre d'une manière plus naturelle. — Si je suis quelquefois fâchée de l'injustice que me fait mon

ami, je suis encore plus touchée de sa peine. Il y a deux jours, il vint avec sa mère. Le prince était assis auprès de mon métier; le voir à la même place qu'il avait occupée, commença par l'irriter : ensuite, le prince m'adressa une galanterie, je répondis par un sourire obligeant; il est aimable, et il est tout simple de se montrer sensible au desir qu'on a de nous plaire, quand le respect en est la base. — Le comte, blessé de l'air que j'avais avec son rival, poussa un peu rudement mon métier; et m'en faisant aussitôt excuse, il me dit avec un air piqué, je suis bien mal-adroit, Mademoiselle, de vous avoir dérangée. Le prince le fixa, et parut surpris, comme un homme qui découvre tout-à-coup un secret qu'il s'étonne de n'avoir pas pénétré plutôt. Je regardai aussi mon jeune ami pour le rassurer et pour le con-

tenir, et puis je poussai mon manchon de son côté, pour lui faire comprendre que j'avais cédé à sa prière ; car depuis trois jours, je plaçais toujours mon billet à l'heure des visites, espérant qu'il viendrait. Il m'entendit; et prenant le manchon comme pour l'examiner, je vis sur son visage le moment où il saisit le petit billet. Ses yeux se remplirent de larmes ; il alla vers la fenêtre pour le serrer sans être aperçu. Alors, pour lui faire connaître le desir que j'avais de céder à ce qu'il souhaitait, je dis au prince, que je le priais de prendre une autre place, parce qu'il me privait d'un jour nécessaire pour finir une fleur de mon ouvrage. Il s'éloigna respectueusement, mais avec un air pensif.

A ces paroles, mon jeune ami se rapprocha. Comme il était triomphant ! Il me dit assez bas : Que

vous êtes bonne, et que je suis coupable ! — Je n'eus que le tems de répondre : On nous observe, éloignez-vous, mais ne vous affligez plus. — Le prince me regardait avec une curiosité inquiète. J'étais trop contente de l'avantage que j'avais fait remporter à mon jeune ami pour être embarrassée.

Sophie, je voudrais que vous eussiez un amant, pour comprendre comme tout cela est joli. C'est une succession de sentimens si rapides, si délicieux, si variés, quoique toujours les mêmes, qu'on a vécu dix ans dans une seule heure.

Croirais-tu que ton amie, toujours incapable de mortifier personne, a pris plaisir à humilier, à maltraiter un homme dont elle n'a jamais eu à se plaindre ?

Le prince avait été cause de l'affliction de mon jeune ami ; c'était assez en ce moment pour le haïr.

L'amour rend donc injuste? J'en suis fâchée, il ne devrait produire que des sentimens aimables comme lui.

Je ne fus pas long-tems sans me reprocher mon injustice. Les jours suivans, je marquai plus d'attention à ce prince que je n'avais encore fait. Son inquiétude se calma. Il voit si rarement le comte auprès de moi, qu'il était naturel que ses soupçons s'évanouissent.

Madame de Saint-Olmont, flattée des assiduités d'un homme tel que lui, cherche à l'attirer continuellement. S'aperçoit-elle des sentimens qu'il a pour moi? est-il autorisé à les montrer? ou ne craint-on rien de sa part qui puisse m'éloigner du mari qu'on me destine? c'est ce que je ne devine pas.

Mon jeune ami, tourmenté par l'absence et l'assiduité de ses rivaux, me force à lui écrire presque tous les jours.

Mais si son chagrin m'engage à témoigner plus de sensibilité que je ne devrais, sois sûre que je reste toujours bien plus loin de ma tendresse que de mon devoir. Quoique j'aie bien du plaisir, je ne laisse pas d'être malheureuse. Souvent je me reproche mon trop de complaisance pour les fantaisies de mon jeune ami ; plus souvent je murmure de la gêne où nous sommes. La froideur de mon père me désole ; la hauteur de ma belle-mère me révolte ; l'incertitude de mon sort m'agite ; le sommeil me fuit, et mes jours se passent dans l'impatience de ne point voir arriver celui que je voudrais ne jamais quitter.

Sophie, je n'ose plus vous parler de me confier vos peines : vous m'avez défendu de me plaindre de votre réserve. Songez cependant quelles leçons je tirerais de votre exemple, si je savais l'histoire de votre vie.

Quelqu'estime qu'on ait pour la sagesse d'une amie, on ne peut s'empêcher, en recevant ses conseils, de songer qu'ils sont donnés de sang-froid. On se dit : A ma place, et avec mes sentimens, elle n'aurait peut-être, ni plus de force, ni plus de raison que moi ; au lieu qu'en voyant mettre en pratique les vertus qu'on nous recommande, les doutes disparaissent ; il n'est plus d'excuse pour s'indulger dans ses faiblesses : il faut imiter ce qu'on admire.

Que de raisons pour m'accorder ta confiance ! Mais je n'insisterai pas.

Le prince de..... m'a déclaré ses sentimens. Ce n'est pas à lui qu'on me destine. Je ne puis raconter ce qui se passe à ce sujet : on vient chercher ma lettre ; à peine me laisse-t-on le tems de t'embrasser.

LETTRE L.

Julie à Sophie.

16 Janvier.

Je commence par l'article qui regarde le prince, pour en venir à quelque chose qui m'intéresse davantage. Après m'avoir dit qu'il m'aimait, il me demanda permission de faire part de ses sentimens à mon père. Mon embarras rendit ma réponse insignifiante. Il l'interpréta en sa faveur, et s'empressa de joindre mon père, qui se promenait dans le jardin. J'étais inquiète de ce que j'avais répondu. Je me reprochais de ne m'être pas expliquée assez clairement, quand il rentra avec l'air si mortifié, qu'il était évident qu'on l'avait refusé. Il

sortit peu de momens après. Quoique j'eusse été au désespoir qu'on eût accepté sa proposition, je ne pus voir sans peine la douleur qui était peinte sur son visage.

Le lendemain matin, mon père me fit dire de descendre dans l'appartement de madame de Saint-Olmont. J'en reçus un accueil plus caressant qu'à l'ordinaire; et, me faisant asseoir vis-à-vis de lui, il m'adressa ces paroles avec un ton grave mêlé d'amitié :

« Ma fille, je désire votre bonheur; et c'est après de mûres délibérations, que j'ai pris les véritables moyens de l'assurer. Vous aurez une dot très-considérable, et après moi une fortune immense; ce ne sont donc pas les richesses que vous devez chercher dans un époux, mais un caractère doux, estimable, et un attachement solide. — J'ai refusé M. de Saint-Géran, à cause

de sa trop grande jeunesse : on ne peut compter sur rien à cet âge. Le prince de..... vous a demandée. J'honore sa personne, et je respecte son rang ; mais la disproportion est trop grande entre nous : l'égalité est nécessaire dans les mariages, pour éviter le repentir et les reproches. C'est d'après ces réflexions, que j'ai promis votre main à M. de Linval. Il est honnête, il est aimable, et vous aime passionnément. En faisant sa fortune, vous acquerrez des droits à sa reconnaissance.

« L'amour passe ; le sentiment des bienfaits reste. Votre bonheur, appuyé sur une telle base, sera inébranlable. Mon père s'arrêta pour attendre ma réponse. J'étais trop saisie pour en faire aucune. — Il continua : Ce mariage, ma fille, fera l'agrément de ma vie. Quelle considération pour une personne

aussi bien née que vous l'êtes ! »

Madame de Saint-Olmont, travaillant au coin du feu, paraissait ne prendre aucune part à la conversation ; seulement elle me regardait de tems-en-tems, pour lire sur mon visage l'effet du discours de mon père.

Quand il eut fini, nous restâmes tous trois en silence. Enfin, ma belle-mère, prenant un air fort dédaigneux, me dit : Je crains, Mademoiselle, que mon fils n'ait pas le bonheur de vous plaire. — Je n'ai rien, Madame, à reprocher à M. de Linval : il est fort estimable ; mais je ne l'aime point ; et cela suffit pour ne pas lier mon sort au sien. — Langage de roman, Mademoiselle : une fille qui pense bien, respecte le choix de son père ; et un homme aussi éclairé que M. de Saint-Olmont, n'étant décidé que par les motifs

les plus sages, ne laisse nul prétexte à la désobéissance de ses enfans.

Hélas ! il sait bien que j'ai tout employé pour guérir mon fils de la malheureuse passion qu'il a pour vous. Je savais que vous pouviez prétendre à un établissement plus brillant : mais tous mes efforts ont été inutiles ; il ne peut vivre sans vous, et sa douleur me tue. M. de Saint-Olmont, qui est la bonté même, est accablé de mon chagrin. Rendez-nous tous heureux, Mademoiselle ; cela dépend de vous. — Monsieur votre fils ne serait point heureux, Madame, en épousant une personne dont il ne serait pas aimé. — Son amour et ses soins vous amèneront à lui rendre justice. — Ce n'est pas la justice qui fait naître l'inclination. — C'est votre père qui a voulu ce mariage : je lui dois tout ; et je suis plus

soumise à ses volontés que ne l'est sa fille. Je ne puis donc, Mademoiselle, que le prier, comme je l'ai déjà fait, de nous sacrifier à votre volonté. Mais, Mademoiselle, je suis trop franche pour vous cacher qu'il verra toujours, au milieu de mes supplications, ce que je souffre du malheur de mon fils. Et comment, quand il a reçu la parole de M. de Saint-Olmont, aller m'opposer au bonheur de sa vie ?

Oui, reprit mon père avec un mouvement de colère, vous serez à lui ; je le veux, et je serai obéi.

Ah ! mon père ; si j'osais vous montrer une lettre que j'ai conservée comme un témoignage de votre bonté, vous y verriez la promesse de ne jamais contraindre mon choix.

Il parut embarrassé : mais un regard de sa femme le ramenant promptement à ses premières dis-

positions, et un redoublement de colère chassant tout embarras, il dit : Vous me manquez, Julie ; vous vous oubliez. J'ai promis de vous rendre heureuse, et vous le serez en dépit de vos caprices. Mes larmes coulèrent pour toute réponse ; et il ajouta : Je vous donne un mois pour vous préparer à ce mariage.

Madame de Saint-Olmont, fâchée de ce délai, s'écria douloureusement : Mon fils n'en sera que plus malheureux si, après ce tems d'espérance, Mademoiselle le refuse !

Elle ne le refusera pas, Madame ; je vous en réponds. Ma belle-mère versa quelques larmes, et lui tendit la main en signe de reconnaissance.

Voyez, me dit mon père, quel trouble vous apportez dans ma famille.

Hélas ! ce n'est pas moi, dis-je

tout bas ; c'est l'étrangère qui est venue troubler la paix. Mon chagrin était au comble. J'avais besoin d'être seule et de pleurer. La pauvre Bertaud fut effrayée de mes larmes. Qu'avez-vous, ma chère Demoiselle ? qu'est-il arrivé ?--Trop affligée pour être discrette, j'appris à ma bonne qu'on voulait que je pensasse à M. de Linval. Elle entra dans ma peine. Son attachement me répondait de sa sensibilité ; et le ressentiment qu'elle a conservé contre ma belle-mère, la rendait encore plus vive pour mes intérêts.

La plainte, même quand elle ne remédie à rien, soulage toujours. Après avoir beaucoup dit et beaucoup pleuré, je me trouvai plus tranquille. Je n'osais paraître devant mes parens. Ma gouvernante fit dire que j'étais incommodée, et j'eus la consolation de rester

seule toute la soirée. Le lendemain matin, madame de Saint-Olmont monta dans ma chambre. Etonnée et effrayée de sa visite, j'attendis en silence ce qu'elle avait à me dire. D'abord, elle ordonna à ma gouvernante de sortir ; et se tournant vers moi avec un ton de dignité propre à m'en imposer : Je veux vous parler en particulier, Mademoiselle. La bonté que je conserve pour vous, ne me permet pas de révéler vos secrets à votre père : je suis venue vous trouver pour qu'il n'eût point de connaissance de mon entretien avec vous. — Je n'ai point de secret, Madame, que je craigne qu'on dise à mon père. — Je ne suis point votre dupe. Vous ne refusez mon fils, que parce qu'un autre à su vous plaire. — Je répéterai, Madame, qu'il suffit que je n'aime point M. de Linval pour refuser de m'unir à lui. — Vous élu-

dez, Mademoiselle : me croyez-vous assez peu d'expérience pour n'avoir pas lu dans vos regards l'inclination que vous avez pour M. de Saint-Géran ? Je restai en silence. — Osez me nier un fait dont je suis certaine. — Je ne le nierai point, Madame ; je préfère M. de Saint-Géran à tous les hommes ; et c'est de toutes les raisons la plus forte pour que monsieur votre fils renonce à moi.

Ma belle-mère, toujours si composée au milieu du monde à qui elle veut en imposer, est naturellement violente et peu maîtresse d'elle-même quand elle est en colère. Je craignis un moment que sa fureur ne la portât à des excès trop fâcheux pour moi. Ses projets étaient déconcertés : elle avait compté me faire trembler, et se rendre maîtresse de moi par la crainte que mon père ne fût ins-

truit de mon secret. Ma franchise, qu'elle n'attendait pas, renversait le plan qu'elle avait médité. Alors, n'ayant plus de guide que son ressentiment, elle s'avança vers moi avec un air menaçant : Vous êtes bien hardie, d'avouer que vous aimez un homme que votre père n'a pas choisi ! Vous allez donc avoir l'indécente conduite d'une fille rebelle et passionnée : votre réputation sera perdue ; la résistance est vaine : il faudra obéir ; et mon fils, qui eût été reconnaissant du don volontaire de votre main, n'oubliera pas la répugnance que vous aurez montrée pour lui. Après quelques momens de silence, elle reprit avec plus de sang-froid : Réfléchissez, Mademoiselle : votre père a eu la faiblesse de vous accorder un mois ; profitez-en pour vous résoudre de bonne grace à un mariage que vous n'éviterez point.

J'aurai la prudence de cacher à mon fils les sentimens que vous avez pour M. de Saint-Géran : cette connaissance troublerait son repos et le vôtre quand vous seriez unis. Je vous exhorte aussi à lui dissimuler votre éloignement ; car il sera votre mari : c'est une chose résolue que rien ne peut changer. Epargnez-vous une résistance inutile. Madame de Saint-Olmont se retira en me lançant un regard qui confirmait ses menaces.

Son arrogance m'a rendu tout mon courage : j'aurais été bien plus embarrassée de ses prières ; je ne pleure plus à présent ; je suis indignée, et résolue à vaincre toute timidité pour énoncer mon juste refus.

Je n'ai plus la liberté de voir mon père en particulier : sa femme ne le quitte point. S'il est occupé dans son cabinet, elle lit ou travaille

auprès de lui : il semble qu'elle craigne de le laisser un moment livré à ses impressions naturelles.

Cependant, hier, je trouvai la porte de sa chambre ouverte : il y était seul ; je me jetai à ses pieds. J'étais tremblante ; je ne pouvais parler. Je n'avais point eu le tems de me préparer à cette démarche : le hasard m'avait offert une occasion de m'approcher de lui, et je l'avais saisie sans réflexîon. Mon père parut troublé : il voulut me repousser, et n'en eut pas la force. Je pris sa main : Vous ne m'aimez plus, mon père, vous n'aimez plus votre fille : on m'a ravi votre tendresse, que je ne mériterai jamais de perdre.

Julie, vous m'êtes toujours chère ; mais je ne puis souffrir que vous causiez le malheur d'une femme que j'adore, et qui fait mon bonheur. — Je souffrirai tout, mon

père, j'immolerai ma félicité pour vous plaire ; mais lisez dans mon cœur, et jugez vous-même si je puis épouser M. de Linval. — Mon père m'écoutait avec une attention mêlée de tendresse ; et j'allais lui révéler mon secret, quand ma belle-mère est arrivée.

Surprise de me voir aux genoux de mon père, effrayée de l'air paternel avec lequel il me tenait les mains pour me relever, elle s'est jetée sur un sofa, comme une personne au désespoir ; et, avec l'accent de la douleur, elle lui a dit « : Ne contraignez point votre fille ; cédez à ses desirs : ne doit-elle pas être préférée à une étrangère ? Abandonnez, Monsieur, abandonnez une malheureuse femme qui ne veut point troubler le repos de votre famille. Je ne survivrai pas au malheur de mon fils ; mais en mourant, j'aurai la consolation

e m'être immolée au repos d'un
ıari à qui je dois tout, et que
aime tendrement. » Ses larmes ter-
ıinèrent ce discours : elle en pa-
aissait suffoquée. Mon père courut
elle, et m'ordonna d'un ton fort
ur, de sortir de sa présence.

A l'heure de descendre pour le
îner, j'étais fort embarrassée des
ıites que devait avoir cette scène.
e trouvai tout comme à l'ordi-
aire. Madame de Saint-Olmont
arlait avec la même tranquillité.
Ion père était sérieux, mais fort
ccupé de lui plaire. Quelques amis
e la maison rompaient une soli-
ıde qui aurait pu être fâcheuse
our chacun de nous. L'après-midi
vint du monde. On présenta à
ıa belle-mère le chevalier de R...,
ere du prince qui m'a demandée
ı mariage. Je le reconnus tout
e suite pour l'inconnu qui m'a-
ait inspiré beaucoup de curiosité

au bal de Cotterets. Apparemment qu'il est dans la confidence de son frère. Il vient peut-être ici pour tenter quelque nouvel effort en sa faveur.

Le soir, on annonça madame de Saint-Géran et son fils. Il y avait quinze jours qu'ils n'étaient venus. Le cœur me battait fort. Je m'approchai de la marquise : on ne peut pas me défendre de lui faire des caresses. Je trouvai le moment de lui dire tout bas, que mes malheurs étaient encore augmentés, et que je lui rendrais compte de ma situation si elle me permettait de lui écrire.

Le comte parut fort inquiet de l'arrivée du chevalier dans la maison. Il ne voit pas un seul homme auprès de moi sans le prendre pour un amant. La figure de celui-ci lui parait redoutable. Je lus sa peine dans la manière dont il l'examinait.

Quelle injustice ! Est-ce qu'on s'avise jamais de comparer celui qu'on aime avec un autre homme ? Ne sait-on pas d'avance qu'il n'existe point de comparaison ? Une telle idée ne me serait point venue, si l'inquiétude de mon jeune ami ne m'eût pas forcée à l'entreprendre. En les examinant à côté l'un de l'autre, un peintre pouvait trouver le chevalier plus beau ; mais pour plaire au cœur, quelle différence ! Mon ami est cent fois plus charmant : il est seul charmant ! Une physionomie si variée, tant de grâces dans ses manières, chaque mouvement de son ame le rendent toujours plus intéressant ; et la jalousie même lui sied bien.

La visite de madame de Saint-Géran ne fut pas longue. On la reçoit si froidement, qu'il faut toute la bonté qu'elle a pour moi, pour s'exposer à une réception si peu

convenable. Le comte ne put me rien dire ; mais une fois que nos yeux se rencontrèrent, il dut voir dans les miens tout ce qui pouvait le rassurer.

Je suis bien triste, ma chère Sophie. Nos soirées, dans l'intérieur de la famille, sont terribles. Chacun y paraît embarrassé de son rôle. M. de Linval a l'air fort affligé : il évite de me parler. Je crois que c'est pour obéir à sa mère. Après l'épreuve qu'elle a faite de ma franchise, elle craint sans doute que je ne m'explique avec lui.

On m'apporte une lettre de toi. Quel bonheur d'avoir enfin de tes nouvelles ! Mais il faut donner ma lettre : on me presse ; je t'embrasse,

LETTRE LI.

Sophie à Julie.

15 Janvier.

Ne pouvant, ma chère Julie, vous ouvrir mon ame toute entière, je me sens gênée pour vous écrire. Ce sentiment appartient à ma tendresse. Comment vous parler, quand je suis forcée à vous cacher ce qui m'intéresse le plus ? Ne m'en faites point un crime, n'accusez point mon amitié, qui est pour vous plus vive qu'elle n'a jamais été. Votre situation m'occupe sans cesse et m'afflige véritablement. J'aurais bien des reproches à vous faire sur l'imprudence de votre conduite avec M. de Saint-Géran. Mais ce n'est pas le moment des remon-

trances. On ne doit que vous plaindre et vous encourager. Vous êtes malheureuse, ma chère Julie : résister aux volontés d'un père est une terrible chose pour une fille bien née, et je crains que cette résistance ne soit au-dessus de vos forces. Cependant, j'oserai vous dire et je crois le devoir, l'obéissance, dans les dispositions où vous êtes, serait un crime.

Sans doute les lois divines et humaines commandent aux enfans une obéissance absolue envers leur père ; mais ce précepte, dans sa plus grande étendue, ne peut s'appliquer qu'aux sacrifices des desirs et du bonheur personnel, et non pas à la probité, qui ne doit être immolée à personne. Eh ! ne trahiriez-vous pas cette probité, en promettant à la face des autels, un cœur dont vous avez déjà disposé ? Croyez-moi, mon amie, c'est trahir

à-la-fois et celui qu'on aime et celui qu'on épouse ; c'est un crime qui ferait trois malheureux.

Si l'obéissance est juste pour des mariages de simple convenance, c'est quand le cœur est libre, et que des motifs d'estime peuvent fonder l'espoir de s'attacher à son mari par une amitié tendre et solide. Mais avec une passion dans le cœur, se donner à celui qui n'en est pas l'objet, c'est une véritable prostitution.

Résistez, ma chère Julie : la vertu qui vous l'ordonne vous en donnera la force. Mais plus vous montrerez de fermeté dans vos résolutions, plus vous devez marquer de douceur et de patience dans vos réponses. Endurez avec soumission les duretés et l'humeur excitées par votre résistance ; redoublez de respect pour vos parens ; ne perdez aucune occasion de réveiller l'a-

mour paternel par votre tendresse ; et soyez sûre, ma chère amie, qu'une résistance toujours fondée en raison et toujours douce dans son expression, finit par déconcerter les volontés tyranniques.

Du courage, ma chère Julie ; qu'est-ce qu'un malheur de quelques mois auprès du malheur de toute la vie. J'honore M. de St.-Olmont ; mais je crois le servir mieux, en exhortant sa fille à la résistance, qu'en la portant à céder à une chose injuste, dont il serait le premier à se repentir.

Je ne connais point M. de Linval ; mais fût-il mon frère ou mon ami, je ne changerais point de langage : s'opposer à son mariage serait un devoir pour les personnes qui s'intéresseraient à lui.

Votre père ignore vos sentimens pour M. de Saint-Géran ; vous ne devez point perdre de tems pour

l'en instruire. Cette connaissance opposera le frein le plus fort à ses desirs ; il est trop honnête homme pour vous forcer à donner votre main à M. de Linval, tandis que vous avez donné votre cœur à un autre. Mais il n'en sera peut-être que plus opposé à céder à des vœux qui auront contrarié les siens.

Dans ce cas, la soumission sera votre unique partage. Quand il ne s'agit que de s'opposer au choix de ses enfans, un père rentre dans tous ses droits ; et ils deviendraient coupables, en bravant une volonté qu'ils doivent respecter comme l'ordre de Dieu même.

Je n'ai jamais tant regretté, ma chère Julie, d'être séparée de vous, que dans ces momens de crise, où je pourrais soutenir votre courage et soulager votre affliction.

Prenez toujours votre conscience pour guide ; pesez bien tous vos

LETTRE LII.

Julie à Sophie.

20 Janvier.

Votre lettre, ma chère amie, a éveillé mon courage. Vous approuvez, vous conseillez la résistance; me voilà bien forte : dès que la sagesse de Sophie est de mon parti, je n'ai plus de scrupule; j'avais bien tort de craindre que tu ne blâmasses ma désobéissance.

Tu disposes de mon âme; il n'y a que sur l'article de mon jeune ami, que je ne puis ni te croire, ni t'écouter. Continue cependant tes remontrances; car, quoique je veuille m'en moquer, elles ne laissent pas de m'arrêter. Ton ascendant agit toujours, et cela peut être bon,

quand on est asservi par un sentiment que tout le monde dit qui fait perdre la raison.

Parce que tu ne veux pas me dire tes secrets, il faut garder le silence. Je n'entends pas cette manière de raisonner, ou pour mieux dire, je ne la puis supporter ; car, au fond du cœur, je sens bien que je serais affreusement gênée, si je ne pouvais, en t'écrivant, dire toutes mes pensées : que cet aveu ne serve pas à prolonger un silence qui m'afflige. Ma situation est toujours la même. On me laisse assez tranquille pendant le mois accordé pour me décider ; mais une grande partie de ce mois est déjà passée. Je suis bien résolue à déclarer mes sentimens à mon père. Ma dernière lettre t'aura appris que j'avais prévenu le conseil que tu viens de me donner. La difficulté est de le voir seul. Depuis la tentative que j'ai

faite, il est encore mieux gardé contre mes entreprises. Je lui écrirai pour lui demander un moment d'audience : pourrait-il me refuser ? — Je ne me sens pas la même force avec mon père qu'avec sa femme ; et quand je songe à ce terrible instant où il faudra lui dire : Je ne veux pas ce que vous voulez, je retombe dans toutes mes faiblesses.

Le chevalier vient fort assidument ; c'est un amant, je n'en puis douter ; ses regards, ses discours m'en assurent. Je commence à me trouver de l'expérience pour deviner ces gens-là. Il a tout de suite appelé mon petit chien par le nom qui était sur son collier, le jour que je le trouvai dans ma chambre : c'est donc lui qui me l'a donné. Je n'y entends rien. — De plus grands intérêts m'empêchent de chercher à pénétrer ce mystère. Le comman-

deur de Saint-Géran est pour quelque tems à Paris, c'est un grand malheur; il me hait, et sa présence apportera de nouveaux obstacles à mon bonheur. Il connaît ma belle-mère; il a eu une longue conférence avec elle; et, en sortant de son cabinet, il m'a regardé avec dédain, et a passé sans me faire aucune politesse. S'il n'était pas l'oncle de mon jeune ami, je le haïrais bien.

Madame de Saint-Géran n'osera pas venir, tant qu'il sera ici; et voilà bien des jours que je n'ai eu la consolation de voir le comte. Aussi j'attends le dimanche avec une impatience dont je demande pardon à Dieu; car, enfin, ce n'est pas pour voir son ami, qu'on doit désirer d'aller à la messe. Je ne prie plus que quand j'en suis revenue, et encore c'est pour lui que je prie; car, sur tous les points, ce

n'est plus à moi que je songe. Ne crois-tu pas, Sophie, que Dieu me le pardonnera ? Pour moi, je n'en doute point.

L'amour est si doux, si délicieux, que sûrement il vient du ciel ; c'est un de ses dons, pour embellir la vie des mortels.

Le comte m'a fait parvenir plusieurs billets : voici comme cela se fait. Je me place à l'église, tout près du pilier derrière lequel il est caché. En sortant, j'oublie mon livre ou mon manchon sur ma chaise ; je parle à ma bonne, pour qu'elle ne retourne pas la tête. Mon jeune ami prend ma lettre, et dépose la sienne : alors, je m'aperçois de mon étourderie ; je cours vîte pour reprendre ce que j'ai oublié ; et mademoiselle Bertaud, beaucoup moins leste que moi, est à vingt pas de la chaise, quand j'ai en main le billet désiré. La raison

a beau dire, tout cela est charmant ; c'est un plaisir qui commence la veille, qui augmente le jour, qui continue le lendemain, et qui dure toute la semaine.

Cependant, si j'étais bien convaincue que ce fût un mal, j'y renoncerais. Mais est-il bien sûr que j'y renoncerais ! qu'en penses-tu, Sophie? — Oui, si c'était un grand mal ; mais si ce n'était qu'une faute légère, je continuerais comme je fais. — Songe donc que ma liaison avec le comte, ne ressemble point à celle que j'aurais avec un autre homme ; car, dans un amant, je craindrais un séducteur. Je serais en garde contre lui ; j'aurais peur de lui donner, par ma complaisance, des idées désavantageuses de mon caractère : au lieu qu'ici c'est le fils de ma meilleure amie ; c'est un frère qui me connaît parfaitement, et qui ne peut avoir mau-

vaise opinion de moi. Il ne dira point : Ma sœur irait plus loin qu'elle ne doit ; car il sait que mes paroles et mon cœur sont une même chose : et puis n'avons-nous pas été sur le point d'être mariés ensemble ? Tout cela forme des différences infinies.

Nous n'osons pas nous donner des lettres tous les dimanches ; car toujours oublier quelque chose, ne serait pas naturel. Ma gouvernante m'a déjà reproché mes distractions. Hélas ! ma bonne, lui ai-je répondu, est-il étonnant que je sois préoccupée, quand le terme fatal approche ? Elle a joint les mains, et levé les yeux au ciel en signe de pitié et d'approbation.

Cette petite fausseté, quoiqu'elle ne nuise à personne, me répugne. Cent fois j'ai été sur le point de tout confier à cette bonne fille. Un scrupule m'a retenue : si elle con-

sent à me servir, comme je n'en doute point, je l'aurai engagée à trahir son devoir; je la rendrai coupable, je l'exposerai aux suites fâcheuses qui pourraient résulter de sa faute : enfin, je la sacrifierai au desir d'avoir plus facilement des lettres de mon jeune ami.

Loin de moi à jamais, ma chère Sophie, l'égoïsme qui fait qu'on immole les autres à ses plaisirs ou à ses fantaisies. Si j'ai des torts, je veux les avoir seule, et que personne ne soit complice de mes fautes, ou exposé à en souffrir.

Comme il faut attendre une occasion pour faire partir ma lettre, je t'écris en plusieurs jours, pour te rendre compte de tout, jusqu'au moment où on viendra la prendre.

23 Janvier.

« Le chevalier est très-aimable; ma belle-mère est enchantée de lui.

Son ton sévère disparaît quand elle cause avec lui : de doux sourires applaudissent à tout ce qu'il dit ; sa physionomie austère se civilise ; mais le sourire est si étranger sur son visage, qu'il y paraît ridicule ; ses traits sont faits pour le sérieux et la gravité. En observant ce contraste, je me suis bien confirmé dans l'idée qu'il faut, pour être aimable, s'abandonner à la nature.

Quelquefois, dans l'absence du comte, je me fais un plaisir de maltraiter ceux qui osent entrer en rivalité avec lui. Cependant cela se borne à ne pas leur parler ; car, incapable de dureté avec ceux qui me haïssent, comment pourrais-je en avoir avec ceux qui m'aiment ?

A l'égard du chevalier, il a une tournure de plaisanterie dans l'esprit, qui ne permet pas de repousser sa galanterie. Il m'a fait une déclaration sans que j'aie pu le trouver

mauvais ; l'air de badinage ôte toute conséquence à ses discours.

Il m'a raconté que son frère et lui étaient devenus amoureux de moi en même tems, et qu'étant unis par l'amitié la plus tendre, ils n'avaient pas voulu se nuire ; qu'en conséquence ils étaient convenus de m'adresser des galanteries sans se faire connaître, pour préparer mon cœur à recevoir l'hommage de celui des deux qui pourrait demander ma main : car alors ils n'étaient pas libres de se marier à leur gré. Un oncle, qui disposait de leur sort, avait des vues d'établissement pour eux. Cet oncle étant mort, le chevalier eut la justice de consentir que son frère, comme l'aîné et le meilleur parti, me demandât le premier, à condition que, s'il n'avait pas le bonheur de me plaire, le chevalier pourrait se présenter. En finissant ce récit, il ajouta qu'il

ne se laisserait pas éconduire comme le prince, et qu'il voulait que madame de Saint-Olmont le préférât à son propre fils, à qui on lui avait dit que j'étais destinée ; que ce mariage était si ridicule, qu'il n'en avait nulle frayeur.

Ce pauvre M. de Linval joue un triste rôle ; il est triste, décontenancé ; tandis que le chevalier, vif et brillant, amuse toute la société. On lui laisse toute liberté pour me parler ; il a même obtenu une faveur particulière, c'est d'être retenu à souper, car l'usage de la maison est de passer la soirée en famille. Je te conte tous ces riens, pour me distraire un peu de la grande affaire qui m'ôte le repos. Je ne puis penser sans frémir au terme qui s'approche, et l'absence du comte me jette dans une langueur qui me rend la vie insupportable. Ma gouvernante me conseille de ne point re-

jeter M. de Linval, mais de dire que je ne me marierai pas avant d'être majeure. En huit ou neuf ans, ajoute-t-elle, il arrive bien des changemens.

Quand cette idée serait plus raisonnable qu'elle ne me le paraît, je ne consentirais point à donner un espoir que je suis résolue de ne jamais remplir. Je refuserai nettement M. de Linval, quelque chose qui puisse en arriver. Adieu, ma chère Sophie ; mon cœur affligé n'en est que plus tendre pour mon amie.

LETTRE LIII.

La même à la même.

25 Janvier.

Je t'écrirai tous les jours, en attendant qu'on vienne chercher ma lettre; ma seule consolation est de te raconter mes peines; je sais que tu y seras sensible, et cette idée soutient mon courage. Mon père a refusé de m'entendre. Il ne me convient pas de me plaindre de lui; mais je ne puis m'empêcher de trouver ce procédé bien cruel. J'avais écrit le billet le plus pressant, le plus soumis. La réponse fut de dire à ma gouvernante : Je n'entendrai ma fille qu'en présence de madame de St.-Olmont. — Quoique vivement affligée, je me fis un effort

pour descendre au déjeûner : je ne voulais pas avoir l'air du ressentiment, en manquant à un usage que je remplis ordinairement. Ma belle-mère affectait un grand air d'abattement ; elle se plaignit de sa santé, quoique son visage attestât qu'elle se portait à merveille. M. de Linval paraissait fort embarrassé ; mon père fronçait le sourcil pour se donner un air sévère ; personne ne disait mot. Ce fut madame de Saint-Olmont qui rompit le silence : Il semble, Mademoiselle, à la fraîcheur qu'on vous voit, que vous jouissiez seule du repos que vous enlevez à tout ce qui vous entoure. Son fils la tira par sa robe. Elle s'arrêta ; et exceptées quelques paroles insignifiantes : Comme il fait beau ce matin ! le tems n'est pas rigoureux pour la saison ! chacun resta en silence. Qu'il est déplorable de voir une famille livrée à

cette mésintelligence ! Je ne puis tourner les yeux sur mon père, sans qu'ils se remplissent de larmes. Dès que le déjeûner fut fini, il pria madame de Saint-Olmont de monter dans son cabinet, pour lui communiquer des lettres qu'il avait reçues. Je voulus me retirer. Ma belle-mère me pria de l'attendre : J'espère que vous ne ferez pas l'impolitesse à mon fils de lui refuser de vous tenir compagnie. — Je n'ai répondu que par une révérence ; car elle sortait en me parlant. Sans regarder M. de Linval, je fus m'asseoir auprès de la fenêtre. Il s'approcha de moi ; et il me parut si pâle et si embarrassé, que j'en eus quelque pitié. Après avoir hésité, il me dit d'une voix tremblante : Que je serais heureux, Mademoiselle, si vous consentiez sans répugnance aux desirs de monsieur votre père !

Et s'il est impossible, Monsieur,

que j'y consente, pouvez-vous persister à vouloir m'obtenir malgré moi ?

Je sais, Mademoiselle, que vous trouverez mille amans plus aimables, mais aucun ne vous aimera comme je vous aime ; ma vie sera dévouée à vous plaire, à vous témoigner ma reconnaissance, à m'occuper de votre bonheur.

Ces assurances sont inutiles, Monsieur ; je vous dois, je me dois à moi-même de m'expliquer avec franchise. Je vous crois très-estimable ; mais je n'ai point pour vous les sentimens sans lesquels je ne sacrifierai jamais ma liberté à personne.

Ma situation est bien cruelle ! J'invoque votre pitié, Mademoiselle ; car si, pour vous plaire, je renonce au bonheur de ma vie, je suis irrévocablement brouillé avec ma mère. Elle a résolu que je vous

épouserais ; jamais elle ne revient sur ses volontés, et vous savez que M. de Saint-Olmont n'en a point d'autres que les siennes. Par intérêt pour vous-même, dissimulez l'éloignement que vous avez pour ce mariage ; demandez du tems ; ne vous exposez point à des scènes fâcheuses. Je vous seconderai, je m'immolerai pour remplir vos vœux.

Non, Monsieur, je ne puis tromper mon père ; et quand je pourrais le vouloir, la feinte me serait impossible.

Quel est mon sort ! Ce n'est pas assez de perdre l'espoir de plaire à la seule femme que je puisse aimer, je deviendrai l'objet de sa haine et de son aversion, quoique plus affligé qu'elle-même des persécutions qu'on lui fait éprouver en mon nom. — Ses yeux se remplirent de larmes. — Non, Monsieur, si vous vous conduisez bien, je ne vous

rendrai point responsable des torts de votre mère; au contraire, vous obtiendrez ma reconnaissance et mon amitié. Dites à madame de Saint-Olmont, que l'honneur ne vous permet pas d'employer l'autorité d'un père pour forcer une malheureuse fille à s'engager malgré elle.

Je vous obéirai, Mademoiselle; s'il est affreux de vous perdre, il serait odieux de vous persécuter; mais je ne vous cacherai pas qu'accoutumé depuis l'enfance à obéir à ma mère, je ne conçois pas comment j'aurai la force de lui résister. — Je vous en donnerai l'exemple, Monsieur; née avec une timidité plus naturelle à mon sexe qu'au vôtre, et accoutumée comme vous à l'obéissance, je saurai résister à des ordres auxquels il ne m'est pas permis de céder.

L'arrivée du chevalier mit fin à

une conversation qui commençait à me peser ; il parut surpris de me trouver seule avec M. de Linval, et, reculant quelques pas pour se retirer : Je vous demande pardon, Mademoiselle ; on m'a fait entrer dans le salon, en me disant que M.me de Saint-Olmont allait y descendre. — Elle va revenir à l'instant, Monsieur, et elle serait très-fâchée si vous ne l'attendiez pas. — Le chevalier reprit son ton ordinaire : je viens, dit-il, proposer une loge à madame de St-Olmont, pour la pièce nouvelle qu'on donne aujourd'hui. — Je crains que vous ne soyez refusé ; jamais je ne l'ai vu aller au spectacle. — On peut faire une chose extraordinaire pour une nouveauté long-tems attendue, et qui excite une curiosité générale. — Le pauvre M. de Linval ne disait mot ; il paraissait également embarrassé de sortir ou de

rester : ma belle-mère rentra, et, à mon grand étonnement, elle accepta sans balancer la proposition du chevalier.

Heureusement c'était un jour de fête, et je fus vîte ajouter au billet destiné pour mon jeune ami, ce peu de mots : Je vous avertis que nous allons à la comédie française, parce que, si madame votre mère, qui n'est pas venue depuis long-tems, avait la bonté de me venir chercher cet après-midi, je serais au désespoir d'avoir perdu sa visite. — Ce n'était point là ce que je voulais dire. Tes remontrances me pervertissent, je cache ma pensée, je prends des tournures. Il faut être dissimulée pour être raisonnable ; que je hais ces maximes ! Mais, si j'eusse été plus vraie, Sophie m'aurait reproché d'avoir donné un rendez-vous. Il faut que tu aies un grand ascendant sur moi pour me forcer

ainsi à trahir la bonne foi. J'avais toujours pensé que les méchans seuls devraient être condamnés à cacher leurs sentimens. Mais, je suis pressée; M.me de Saint-Olmont m'a recommandé d'être habillée de bonne heure.

26 Janvier.

J'ai eu quelques momens de plaisir à la comédie; je ne parle pas de la pièce; j'étais trop agitée pour y prendre part; mes yeux parcouraient la salle pour y chercher mon jeune ami. Je me reprochais de m'être trop peu expliquée; j'accusais sa tendresse, je le trouvais coupable, quand tout-à-coup, l'apercevant dans un coin de l'orchestre, mon visage changea si sensiblement, que ma belle-mère, qui m'observait, en fut frappée. Elle fit la même recherche, et, plus heureuse que moi, découvrit tout de

suite l'objet de ma joie. L'humeur la gagna ; elle m'adressa cent traits piquans, et ne voulut pas rester à la petite pièce.

En rentrant j'écrivis à mon père ; n'ayant pu obtenir de lui parler, j'avais résolu de lui exprimer mes sentimens dans une lettre. Il me la renvoya cachetée ; ce dernier trait m'a accablée, je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

27 Janvier.

Nous avons dîné en famille ; il n'y avait que M. de Linval d'étranger. Après le café, mon père a demandé à madame de Saint-Olmont si elle ne songeait pas à s'occuper des préparatifs de mon mariage ; qu'il n'y avait point de tems à perdre pour faire les emplettes nécessaires, et la noce. J'ai frémi de la tête aux pieds.

Julie, m'a dit mon père, avec un

air qu'il voulait rendre gracieux, il est juste que vous choisissiez tout ce qui pourra vous plaire ; rien ne vous sera refusé. — Je restai en silence. — Ma fille, prenez un jour avec madame de Saint-Olmont pour aller chez les marchands. — Je ne répondis que par des larmes. — Que veut dire ceci, Mademoiselle ? vous savez ma volonté ; je vous ai accordé un mois pour vous accoutumer à l'idée de changer d'état. C'est donner beaucoup aux incertitudes qui peuvent agiter l'ame d'une jeune fille, quand elle prend un mari.

Mon père, je ne veux point vous quitter. — Aussi, ma fille, ne me quitterez-vous point ; nous demeurerons tous ensemble. Cette réponse me fit sentir toute l'absurdité de mon objection. La timidité s'était emparée de mon ame ; je perdais la tête, il fallait faire un grand

effort pour me tirer de l'accroissement de ma faiblesse, qui allait jusqu'à comprimer toutes mes facultés. Le souvenir de mon jeune ami m'en rendit capable. Je prononçai avec fermeté ces mots : J'ai déjà fait connaître ma résolution ; j'en ai énoncé les motifs; je proteste qu'elle ne changera jamais.

Ma belle-mère parut indignée ; elle fit taire son fils, qui voulait réclamer contre les persécutions qu'on me faisait souffrir.

Mon père m'ordonna de sortir, et de ne me présenter devant lui que quand je serais déterminée à l'obéissance. Je me jetai toute en larmes à ses pieds. — Ayez pitié de moi, mon père, je suis au désespoir de vous déplaire ; j'immolerais ma vie à vos desirs, mais l'honneur ne permet pas que je donne ma main à M. de Linval, quand un autre a mon cœur.

Cette déclaration inattendue les frappa tous d'étonnement. Mon père fut interdit et ne savait quel parti prendre. M. de Linval portant les mains sur ses yeux, parut plongé dans la plus vive douleur. Madame de St-Olmont, qui avait pénétré mon secret, ne pouvait s'étonner que de ma hardiesse à le déclarer. Elle était furieuse et consternée ; ses projets étaient déconcertés. Comment, après l'aveu que je venais de faire, oserait-elle presser mon père de forcer ma volonté? De quel front pourrait-elle commander à son fils d'épouser une femme qui aimait un autre homme que lui? Agitée de ces pensées, elle me lança un regard qui me jurait une haine éternelle.

Je reçus un nouvel ordre de sortir ; j'obéis avec empressement ; j'avais besoin d'être seule ; mon père avait paru insensible à mes

larmes ; mon cœur était profondément blessé. J'étais étonnée et fort émue de l'action que je venais de faire ; elle est si opposée à mon caractère, que je ne me reconnais plus : c'est mon jeune ami qui m'a inspiré ce courage. Au milieu de mon trouble, je sentais un contentement intérieur d'avoir si bien prouvé mes sentimens pour lui.

28 Janvier.

J'ai reçu ce matin l'ordre de rester dans ma chambre. C'était ce qui pouvait me mettre le plus à mon aise ; j'ai écrit à madame de Saint-Géran pour l'instruire de la scène d'hier. Ce récit lui confirme la résolution que j'ai prise de n'être jamais qu'à son fils ; j'ai ajouté que, si la bienséance le permet, je désire qu'il soit instruit du refus que j'ai fait d'épouser M. de Linval.

Ma belle mère a formé le plan de rendre son fils le consolateur des maux dont il est cause. On espère qu'en montrant de la sensibilité à mes peines et de la générosité, il pourra s'insinuer dans mon esprit. On lui a ordonné de venir chez moi, et c'est de lui-même que je tiens ce nouveau projet. M. de Linval est franc et honnête homme; je ne lui crois d'autre défaut que son trop de faiblesse pour une mère injuste et impérieuse. Il sent tout l'odieux du rôle qu'on lui fait jouer; il est au désespoir de mes sentimens pour M. de Saint-Géran; il reconnaît qu'il n'a aucun droit de s'en plaindre, et qu'il ne lui est permis que de s'en affliger. Sa pâleur, son air défait et profondément sensible, le rendent digne d'intérêt et de pitié : je voudrais qu'il fût mon frère; je l'aimerais tendrement dans cette qualité.

29 Janvier.

On m'a encore envoyé M. de Linval ; il craint que ses visites ne me soient importunes, mais il ne peut désobéir à sa mère ; et comment se refuser la seule consolation qui lui reste ? Ma présence suspend tous ses maux. Je le plains, je lui parle avec douceur ; mais ne voulant pas que ma pitié puisse faire renaître ses espérances, je l'ai assuré de nouveau que ma résolution était inébranlable.

Je crains que l'appréhension d'exciter contre moi la colère de sa mère, ne l'empêche d'exprimer assez fortement l'impossibilité de changer le parti que j'ai pris. Il me demande sans cesse d'user de dissimulation : je ne connais pas madame de Saint-Olmont ; j'ignore les dangers auxquels je m'expose en lui résistant ouvertement. Son

intérêt pour moi a semblé lui arracher ces paroles. Il n'a pas tardé à se les reprocher, car son respect pour sa mère est profondément gravé dans son ame. Quoi qu'il en puisse arriver, jamais je n'emploierai la fausseté pour me tirer d'affaire : je ne veux ni ne sais tromper.

2 Février.

J'ai été si abattue ces jours ci, que je me suis refusé le soulagement d'écrire à ma meilleure amie ; d'ailleurs je n'avais rien de nouveau à lui apprendre. M. de Linval, chaque après-midi, a passé deux heures auprès de moi à pleurer ses malheurs et les miens. Sa soumission, son respect pour moi, sa délicatesse, me forcent à lui témoigner de l'amitié : je ne puis voir souffrir personne sans en être touchée. Son extrême timidité vis-à-vis de sa mère nuit un peu à mon estime ;

cette pusillanimité ne convient point à un homme ; au reste, elle tient à une éducation despotique, dont il n'a pas secoué le joug : il ne s'était pas encore présenté des motifs assez forts pour combattre une si longue habitude.

3 Février.

Madame de Saint-Olmont est montée ce matin dans ma chambre : sa visite m'a fait frissonner ; elle avait l'air sévère, et le regard menaçant ; une espèce de sourire exprimait du mépris et de la colère. J'ai eu le tems de l'examiner ; car nous sommes restées plusieurs minutes en silence. Je lui ai approché un fauteuil ; elle m'a montré du doigt la place que je devais prendre, qui était vis-à-vis d'elle. Après m'avoir regardée quelques momens, elle a tiré des papiers de sa poche. Voici, Mademoiselle, des preuves

de votre estimable conduite ; si jeune encore, vous avez la hardiesse d'entretenir un commerce de lettres avec un jeune homme : elles sont adressées à M. de Saint Géran. J'espère que vous ne nierez pas votre écriture. Elle m'en a montré une à distance, paraissant craindre que je ne m'en saisisse. Hélas ! j'étais bien loin d'y songer ; je n'étais occupée qu'à deviner comment mes lettres étaient tombées entre ses mains. La crainte d'avoir à me plaindre de mon jeune ami, avait rempli toute mon ame. — Vous ne répondez point, vous rêvez aux moyens d'échapper à une preuve convaincante ; mais, je le répète, il n'est pas possible que vous nyez votre écriture. — Madame, je ne nie jamais la vérité. — Je connais déjà votre hardiesse, que vous voudriez qu'on prît pour de la candeur. Quelle excuse pouvez-vous donner

d'une action aussi coupable? — Aucune, Madame, j'ai suivi le mouvement de mon cœur : c'est peut-être une faute. — Peut-être est excellent, Mademoiselle : quelle éducation avez-vous donc reçue?

Au milieu du chagrin que me donnait cette scène, j'étais encore plus tourmentée du desir d'apprendre l'histoire de ces lettres ; et ce desir, l'emportant enfin sur la crainte, je me hasardai, au lieu de répondre, à demander comment on avait dérobé à M. de Saint-Géran, les témoignages de mon amitié. Cette demande augmenta la fureur de ma belle-même. — Il vous sied bien, Mademoiselle, d'oser faire des questions. Votre curiosité ne sera pas satisfaite ; c'est à vous à juger quelle estime vous devez à un homme qui a livré vos lettres, ou qui n'a pas su les défendre. Quand on a confié son honneur à un jeune

fat, il n'est pas étonnant de se voir compromise. — Ah ! Madame, M. de Saint-Géran est incapable d'une telle perfidie, et je ne croirai . . . — Vous croirez ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, ce n'est pas de votre opinion qu'il s'agit. Je n'ai plus que deux mots à vous dire : Il faut épouser mon fils, ou vous êtes perdue. Si je n'en reçois votre parole sur-le-champ, je vais montrer à votre père, les lettres qui attestent l'indécence de votre conduite, et demain vous serez enfermée dans un couvent, pour n'en jamais sortir.

Quoi ! Madame, vous savez que j'aime M. de Saint-Géran, vous tenez les lettres que je lui ai écrites, ma conduite vous paraît coupable, et vous voulez que votre fils m'épouse ! Le respect m'arrête, mais mon étonnement est sans bornes. — Je ne prendrai pas la peine de ré-

pondre à de telles impertinences : choisissez M. de Linval, ou un cloître. — Mon choix est fait, Madame, mon père fera de moi ce qui lui plaira ; jamais je n'épouserai M. de Linval.

Elle est sortie en fureur, je m'attends à tout. Mais le croirais-tu, Sophie ? le chagrin de déplaire à mon père, la crainte de sa colère, la peur du couvent, le désespoir d'être chassée de la maison paternelle, tout cela cède à l'inquiétude qu'on m'a fait concevoir sur les sentimens de mon jeune ami. Ah ! le plus grand malheur serait d'avoir à me plaindre de lui. Sûrement il est incapable d'avoir sacrifié mes lettres à une autre femme. On dit que quelques hommes se sont rendus coupables d'une semblable trahison ; mais pour lui, cela est impossible : n'est-il pas vrai, Sophie, que cela est impossible ? J'aurais

besoin qu'on me répétât continuellement une vérité dont je suis convaincue. Aurait-il eu la vanité de confier mes lettres à un infidèle ami ? ce serait encore une faute grave. Est-ce négligence ? il ne m'aimerait donc pas autant qu'il le dit ; car ne veille-t-on pas sur les lettres de son amie. Ma tête se perd dans cette recherche.

Hélas ! mon courage aurait fait face à tous les événemens ; mais s'il fallait perdre le plus léger degré de l'estime que j'ai pour le comte, je ne le supporterais pas. J'ai pensé cent fois que s'il ne m'aimait plus, je mourrais en le pleurant ; mais qu'il fût indigne de mes sentimens, que je fusse forcée de le mépriser, ah ! Sophie, cette supposition, que je ne fis jamais, me remplit d'horreur. Alors, on ne pleurerait plus, on mourrait désespérée.

Je ne connaissais pas le chagrin ;

c'est ce que je sens maintenant, qui peut s'appeler douleur. Mon agitation est extrême ; je donnerais toutes les espérances de ma vie, même celle d'être à lui, pour être sûre de son innocence. Je voudrais lui écrire, avoir sa réponse ; mais comment ferais-je tenir ma lettre? Je ne puis rester en place, je marche, j'ouvre ma fenêtre, je me jette sur une chaise, le tourment est par-tout. Comment un aussi doux sentiment que l'amour peut-il causer des peines aussi cruelles ? Si tu me l'eusses répété cent fois, je ne l'aurais pas cru une.

5 Février.

La journée d'hier a été tellement semblable à la veille, que je n'ai pas voulu t'ennuyer du récit des mêmes sentimens.

Ce matin, à huit heures, mon père

m'a fait dire de me préparer pour partir à dix, et que mon habitation serait désormais l'abbaye de Chelles. J'ai demandé de le voir; cette faveur m'a été refusée. Je n'ai pu me défendre, en pleurant de sa rigueur, d'un mouvement de colère ; j'ai frappé du pied, en disant : Eh bien ! cela doit adoucir le regret de quitter la maison paternelle. Heureusement un mouvement si contraire au respect que je dois à mon père, n'a eu pour témoin que ma gouvernante : les reproches que je m'en suis fait, m'ont promptement ramenée au calme de la résignation.

En montant en carrosse, en sortant de la cour, j'ai versé des torrens de larmes. Quand la porte s'est refermée sur moi, et que je me suis vue bannie et comme chassée de la maison paternelle, mes yeux se sont tournés vers le ciel, protecteur naturel des malheureux, et je

lui ai demandé de bénir mon père. Cet acte de piété filiale a rendu ma douleur plus douce. La vue de la campagne et l'épuisement où j'étais, ont ramené un peu de tranquillité dans mon ame. La douleur de la pauvre Bertaud me consolait mieux que n'auraient pu faire toutes ses paroles. Je lui ai tendu la main, en la remerciant de sa sensibilité. Me voyant plus en état d'écouter, elle s'est mise à déclamer contre la tyrannie de ma belle-mère. J'ai voulu lui imposer silence, mais c'était bien faiblement, car sa colère m'était agréable. Ah ! Sophie, combien j'ai acquis de défauts depuis que je suis séparée de ma vertueuse amie.

Ma gouvernante m'a assuré qu'elle avait vu madame de Saint-Olmont cachée derrière une fenêtre, observant mon départ avec une maligne joie. Son fils était à côté d'elle, il

pleurait ; sa mère lui a arraché, avec colère, le mouchoir qu'il portait à ses yeux. Ma bonne, placée sur le devant de la voiture, a eu le tems d'examiner tout cela, en attendant un paquet qui avait été oublié. Ce pauvre M. de Linval, je le plains de tout mon cœur ; il m'aime de bonne foi : n'est-ce pas assez pour lui souhaiter un meilleur sort ?

Nous sommes arrivées à Chelles à midi. Deux religieuses sont venues me recevoir à la porte ; les pensionnaires m'examinaient de loin, on se mettait aux fenêtres : cette curiosité, qui semblait annoncer que j'étais attendue et regardée comme une prisonnière, me serra le cœur. On me conduisit chez l'abbesse ; c'est une personne âgée, qui joint à un air de dignité, quelque chose de bon et de familier qui met à l'aise.

Elle fit sortir les sœurs converses qui apportaient son dîner ; et m'adressant la parole avec un air composé : Vous ne devez point vous affliger, Mademoiselle, d'être ici, vous y serez très-bien traitée ; il est vrai qu'il ne vous sera permis d'avoir commerce avec personne, vous n'écrirez point ; mais j'espère que étant douce et raisonnable comme vous le paraissez, vous ne nous forcerez jamais d'employer la rigueur pour vous obliger à l'obéissance que que vous devez à M. votre père et à madame votre mère. — Je n'ai plus de mère, Madame ; si je ne l'eusse pas perdue, je ne serais pas ici. — C'est donc votre belle-mère, ma chère Demoiselle ? vous lui devez le même respect, puisqu'elle est la compagne de votre père ; c'est une dame très-pieuse, très-estimable, à ce que j'ai entendu dire : Une de nos dames, la mère d'Amonville,

la connaît, elle est de ses parentes; c'est elle que je destine à veiller sur vous : que ce mot ne vous effraie point, cela veut dire seulement qu'elle vous tiendra compagnie, quand ses emplois lui en laisseront la liberté.

Quoique je ne fusse pas disposée de manière à paraître aimable, madame l'abbesse témoigna qu'elle était contente de moi, et, en me congédiant, elle me fit un signe de tête et un sourire assez obligeant.

Une sœur me conduisit à la chambre qui m'était destinée. Mon cœur était déchiré, je me voyais plus éloignée que jamais, d'avoir des éclaircissemens pour lesquels j'aurais donné ma vie. La défense d'écrire et de recevoir des lettres, me consternait, je pleurais amèrement. Mademoiselle Bertaud, qui avait déjà fait quelques connaissances dans la maison, voulut me con-

soler, en m'assurant que j'y serais beaucoup plus heureuse qu'auprès de ma belle-mère. La douleur est rarement discrète, je m'écriai : Ah! ma bonne, vous ne savez pas toutes mes peines. Mademoiselle Bertaud est fort curieuse ; et ce petit défaut, augmenté par son zèle, la rendit pressante : j'allais céder à ses instances, quand cette religieuse, madame d'Amonville, dont on venait de me parler, entra. Je pleurais encore, elle parut étonnée. — Que veut dire ceci, Mademoiselle? vous pleurez d'être avec nous, cela sent bien l'indocilité ; on m'en a déjà dit quelque chose. Vous avez donné bien du chagrin à ma cousine, une dame si respectable, qui a eu tant de bonté pour vous ; mais patience, on devient raisonnable ici. Les jeunes filles ont des caprices, il leur faut des maris à leur fantaisie, comme si les pères et mères ne sa-

vaient pas ce qui convient. Mais tout cela passera : allons, Mademoiselle, un peu de belle humeur, il faut se dissiper dans la vie. Je vais vous conduire au jardin, je vous ferai voir les dortoirs, rien n'est si beau que notre maison. — Madame, je vous suis obligée, j'aurais besoin d'un peu de repos. — Bon ! du repos ; c'est bien à seize ans qu'il faut parler de se reposer. En sortant du jardin, je vous conduirai aux cuisines, elles sont curieuses à voir. Vous y prendrez un bouillon, on vous fera une croûte au pot, la sœur Anne en fait d'exquises. Je veux vous divertir, ma chère Demoiselle, et je vous divertirai malgré vous ; avec moi, on n'engendre point de mélancolie. — J'étais excédée, mais je me laissai conduire ; il y a des gens auxquels il faut céder, pour parvenir à s'en défaire. Son importunité aggravait mes cha-

grins, et ma tête était dans un état où il me semblait que tout ce que je voyais était un songe. Madame d'Amonville est vieille, laide et contrefaite. Sans esprit, et bavarde à l'excès, l'aigreur est peinte sur sa physionomie ; et sa gaîté, car elle veut à toute force être gaie, est plus insupportable encore que sa mauvaise humeur.

Nous parcourûmes la maison, qui est fort belle : mais je n'étais guère en état de voir non plus que d'entendre ; et madame d'Amonville eut tout le tems de se livrer au goût qu'elle a pour la parole, sans courir le risque d'être interrompue. Enfin, les devoirs qui l'appelaient me rendirent ma liberté.

Rentrée dans ma chambre, je sentis du calme, par le seul bien de n'être plus obsédée. Mademoiselle Bertaud me fit des questions sur les paroles qui m'étaient échap-

pées. Comme, en ce moment, j'avais moins besoin d'être indiscrète, je ne m'occupai que des moyens d'assurer notre commerce, en remettant ma gouvernante à un autre jour où je serais plus en état de satisfaire sa curiosité. Voici, ma chère Sophie, les moyens que j'ai pris pour n'être pas privée de la consolation de t'écrire. La personne qui vient tous les quinze jours chercher mes lettres, se rendra de même chez mon père ; elle y demandera Dubois, son valet-de-chambre. Il est mari de ma gouvernante : elle lui fera passer mes lettres ; et si tu daignes m'écrire, il enverra un exprès apporter les tiennes, que tu auras toujours soin d'adresser à mademoiselle Bertaud. On ne lui défendra pas d'entretenir commerce avec son mari. Adieu, ma bonne amie ; je t'écrirai toujours, jusqu'au moment où mon paquet pourra partir.

8 Février.

Madame l'abbesse m'a fait dire de venir travailler auprès d'elle : j'y suis restée deux heures. Elle a voulu me prêcher l'obéissance ; mais j'ai répondu si fermement, que ma conscience ne me permettait pas de faire aux autels un serment contraire à mes sentimens, qu'elle ne m'en a plus parlé. J'ai même cru voir dans ses regards qu'elle ne blâmait pas ma résistance. Elle me traite fort bien.

J'ai adressé à mon père une lettre tendre et respectueuse. De quelque manière qu'il me traite, je ne cesserai point de réclamer ses bontés. Ce n'est point lui qui est cruel : il ne fait que céder à une puissance à laquelle il ne peut résister. Il est né si juste et si bon, que je crains qu'il ne souffre intérieurement des actions qu'on lui fait faire. Elles sont si opposées à

son caractère ! Mon esprit est continuellement agité de la crainte que mon jeune ami ne soit coupable. C'est une idée que le sommeil même n'écarte pas : elle se trouve dans tous mes songes ; et si par hasard j'en fais d'étrangers à ce sujet, je m'y trouve toujours avec la même inquiétude qui me poursuit étant éveillée.

Quoique mes sentimens pour le comte me causent bien du chagrin, mon plus grand tourment est la crainte d'être obligée de l'aimer moins. Tu ne sais pas, Sophie, ce que c'est que d'aimer moins l'objet qu'on aime à la folie. Ah ! plutôt perdre la vie ! Il faut que j'ouvre mon cœur à ma bonne amie. Je ne puis plus résister au besoin de parler de mon jeune ami. Etrange effet de l'amour ! Il m'est cent fois plus cher depuis que je le soupçonne.

Je vais écrire à madame de Saint-Géran. N'est-ce pas un devoir d'instruire de mon sort une si fidelle amie ? Et puis son fils ignore peut-être mon malheur. Je veux qu'il le sache et qu'il s'en afflige. S'il est coupable, il aura des remords. Mais qu'est-ce que des remords ? remplacent-ils jamais l'innocence ? Non : il faut que son ame soit pure, qu'il n'ait point de torts ; sans quoi il n'est plus de bonheur pour moi. Livrer le secret de sa tendre amie, serait un crime ; et comment pourrais-je aimer celui qui en serait coupable ? Mais aussi, comment pourrais-je cesser d'aimer mon ami ? le plus aimable, le seul aimable entre tous les hommes. Voici une copie de ma lettre à la marquise :

« Je me flatte, Madame, que vous n'apprendrez pas sans chagrin, que votre fille adoptive, pour qui vous avez marqué tant de bonté, est

bannie de la présence de son père, et enfermée à Chelles. Sans doute je suis coupable : j'aurais dû suivre les conseils d'une amie aussi sage que vous. Hélas ! Madame, j'avoue une faute dont je suis bien punie. Je n'ai pu résister à la douleur et aux prières de monsieur votre fils : j'ai reçu ses lettres ; j'ai consenti à y répondre, et maintenant les miennes se trouvent entre les mains de ma belle-mère. Comment lui sont-elles parvenues ? C'est ce que je ne puis comprendre.

« M. de Saint-Géran est trop estimable pour avoir confié mon secret. Je ne le soupçonne point : je serais bien malheureuse, si je pouvais soupçonner le fils de ma respectable amie. Si une négligence condamnable était la cause de mon malheur, ne lui en voulez pas, Madame ; ne le grondez point. La plus légère marque de votre mé-

contentement le mettrait au désespoir. Jamais un fils n'eut autant d'amour pour sa mère ; et à cet égard, son cœur peut servir de modèle. Si vous n'étiez pas la meilleure des mères, je ne vous parlerais pas de mon inquiétude : mais comme ma confiance est sans danger pour M. de Saint-Géran, je vous supplie, Madame, de demander à monsieur votre fils, comment on a pu lui dérober mes lettres : sûrement il les gardait avec soin ; et je ne dois pas douter qu'il ne soit aussi affligé que moi de ce larcin. Recevez l'assurance de mon respect : vos bontés et votre amitié sont ma seule consolation.

LETTRE LIV.

Sophie à Julie.

7 Février.

Il m'est enfin permis, ma chère Julie, de vous apprendre qui je suis. Cette liberté ne m'est accordée qu'à des conditions que je remplirai fort mal; car les ordres donnés par ma conscience, seront toujours les premiers écoutés. Sans doute on voudrait que je m'en tinsse à vous instruire du fait principal; mais le tout est tellement lié ensemble, qu'il faut ou se taire, ou tout dire. Le silence entier peut être commandé par les circonstances; mais allier la réserve à la confiance, c'est trahir à-la-fois le secret et l'amitié. Ma Julie va voir l'injus-

tice de ses reproches : elle sera convaincue qu'il m'était impossible de révéler l'histoire de ma naissance, sans la permission de ceux dont j'ai reçu le jour. Je viens de l'obtenir, et je ne perds pas un moment pour en faire usage. Voici ma vie : elle renferme des malheurs, et peu d'événemens :

« A l'âge de deux ans, je fus conduite à l'abbaye d...., dans la province de Champagne, sans savoir qui j'étais, ni à qui j'appartenais. Je répondais au nom de *Sophie ;* et c'était tout ce que je connaissais de mon existence.

« Mon enfance fut soignée sans intérêt et sans négligence pour tout ce qui se rapporte uniquement à la santé. Quant à l'intelligence, le peu d'attention qu'on faisait à moi retarda beaucoup les progrès de ma raison. Si je faisais des questions,

comme c'est la coutume des enfans, on ne m'écoutait pas, ou on me répondait durement. Je pris machinalement l'habitude de me taire. Je n'ai point connu la vivacité ni la gaieté, qui rendent l'enfance si heureuse ; j'étais taciturne : c'était la faute des personnes qui m'élevaient, et elles m'en faisaient un crime : on m'en punissait, et cela m'attristait encore davantage.

« Quand l'âge m'apporta quelques lumières, je sentis douloureusement l'abandon où on me laissait. Mes compagnes étaient souvent appelées au parloir par des parens ou des amies, et moi je ne recevais de visite qu'une seule fois dans l'année. Alors je voyais arriver une dame d'un abord sec et austère, qui ne me faisait nulle caresse : elle se bornait à examiner si ma taille était bien droite, à demander si je remplissais mes devoirs. Une

courte morale suivait les réponses qui lui avaient été faites, et puis elle me quittait avec la même indifférence qu'elle avait à son arrivée.

« J'ignorais si elle était ma parente : je n'osais lui faire aucune question. L'indifférence où tout le monde était pour moi, les brusqueries que j'essuyais dès qu'une parole faisait souvenir de mon existence, m'avaient inspiré une timidité qui allait jusqu'à la crainte.

« Cependant une fois, après avoir été une année à m'encourager pour demander des éclaircissemens à madame Dansire quand elle reviendrait, je me hasardai à lui dire : Madame, je vois toutes mes compagnes recevoir des visites et des témoignages d'amitié de leur famille ; par quel malheur mon père et ma mère me laissent-ils dans l'abandon où je suis ? En prononçant ces paroles, que ma douleur

m'avait donné la force de lui adresser, je versai un torrent de larmes.

« Elle n'en fut point émue, et m'imposa silence avec tant de hauteur, que je n'osai plus revenir à la charge.

« Cependant l'ignorance de mon sort me devenait plus pénible à mesure que j'avançais en âge ; et l'impossibilité d'y trouver un remède, aggravait mon chagrin.

« Ma pension était régulièrement payée : mais au jour de l'an et aux fêtes des maîtresses, j'avais la mortification de voir mes compagnes faire des présens qui leur attiraient de la considération et des caresses, tandis que je n'avais rien à offrir. Cette peine est bien plus grande qu'on ne pense : ce n'est point une bagatelle, comme le croient ceux qui n'ont point habité les couvens. Dans le monde, le manque de fortune est compensé par d'autres

avantages. La naissance, l'esprit, la figure, un caractère aimable, y assurent des égards : mais comme nulle part on ne fait cas que des choses dont on peut tirer quelqu'agrément, les religieuses sont sensibles aux présens, qui adoucissent la rigueur de leurs privations ordinaires ; et vivre dans un monastère où on ne fait pas la même dépense que les autres, c'est être condamnée à bien des humiliations.

« Mon enfance et les premières années de ma jeunesse, se sont passées dans l'amertume, la tristesse et les dégoûts. C'est à ce malheur que je dois une raison plus forte qu'on ne l'a communément à mon âge.

« Ceux qui naissent au sein de l'opulence ou des grandeurs, voient tout ce qui les entoure dévoué à leur existence. Seul objet d'intérêt

dans le cercle dont ils sont le centre, tout ce qui les touche devient un événement pour leur entour. Mais ces soins si doux dans le bonheur, et si consolans dans l'affliction, amollissent l'ame. Dès qu'on y est accoutumé, on ne peut rien supporter par ses propres forces : il faut toujours que l'amitié se charge de la moitié de notre fardeau, pour que nous puissions porter l'autre.

« De-là naît la nécessité d'épancher son ame ; et quand l'intérêt, dont on ne peut se passer, ne répond pas à nos besoins ou à nos espérances, le manque d'appui jette dans le désespoir.

« N'ayant personne autour de moi qui fît attention à mes chagrins, ni qui daignât m'en consoler, je m'accoutumai de bonne heure à prendre ma raison pour guide, Dieu pour consolateur, et

la providence pour unique fondement de toutes mes espérances.

« Ce fut un très-petit événement qui conduisit mon esprit à prendre ces dispositions consolantes.

« Un jour qu'on m'avait dit des choses très-mortifiantes sur l'abandon où me laissait ma famille, et que j'avais entendu qu'on mettait en doute si j'en avais une, je sortis de la classe toute en pleurs. Je rencontrai une sœur converse qui travaillait au jardin : j'allai à elle ; je voulus lui conter ma peine. Au lieu de m'écouter, elle me dit brusquement : Laissez moi tranquille ; je n'ai pas besoin qu'on me détourne de mon ouvrage. J'aperçus à quelques pas de là une de mes compagnes, qui s'amusait à prendre de petis oiseaux dans un nid ; je courus me jeter dans ses bras, pour implorer une pitié dont j'avais tant de besoin. Elle me repoussa rudement, en me

traitant de folle et d'inconsidérée, qui venait de lui faire manquer sa proie au moment de s'en saisir. Cette nouvelle dureté me jeta dans une angoisse de douleur si vive, que je ne pourrais en donner l'idée. Je m'éloignai, dans l'intention de me cacher à tous les yeux, et de me laisser mourir. Je m'acheminais vers un petit réduit où personne n'entre jamais, et qui ne sert qu'à renfermer des outils de jardinage. Pour y arriver, il fallait passer devant l'église : la porte en était ouverte ; je me sentis poussée à y entrer. J'allai me jeter au pied de l'autel, et avec un élan de douleur où il semblait que mon ame s'élançât hors de moi pour se joindre à la divinité, je dis : Mon Dieu, vous serez mon père, mon soutien ; je ne veux que vous pour consolateur : les hommes me rejettent, et vous ne m'abandonnerez jamais.

Ce peu de mots, prononcés avec une grande exaltation, calmèrent mon ame. Je rentrai dans la classe avec un air tranquille, et supportai avec beaucoup de résignation les remontrances qui me furent faites sur ma brusque sortie.

« J'avais alors près de douze ans ; jusqu'à quinze, je consacrai mon tems à l'étude et à la réflexion. Il y avait à l'abbaye une assez belle bibliothèque ; j'obtins des livres. Cette complaisance, la seule qu'on eût jamais eue pour moi, me donna une nouvelle existence. J'employais à la lecture tout le tems des récréations : mes compagnes m'en raillèrent. Je passais pour une personne singulière : on me donnait des ridicules ; mais ce n'était plus le tems de m'affliger de leur sottise. Mon esprit, développé et élevé par l'étude de l'histoire et de la morale, n'était plus

affecté, comme autrefois, par des misères.

« Madame Dansire était venue chaque année, et je n'en avais reçu, ni plus de caresses, ni plus d'éclaircissemens sur mon sort que dans mon enfance.

« Quelques mois après sa dernière visite, elle m'écrivit que mes parens étant hors d'état de rien faire pour moi, il ne me restait d'autre ressource que le cloître ; qu'il fallait me préparer à prendre le voile dès que j'aurais seize ans.

« Cette idée, qui ne s'était jamais présentée à mon esprit, me consterna. J'avais la piété qui tient à l'amour de Dieu ; mais je ne me sentais point de vocation pour embrasser un état au-dessus de la nature, s'il est rempli avec l'abnégation de soi-même, qu'il exige ; ou contre la nature, s'il est embrassé par des considérations humaines.

« Je n'avais nulle connaissance du monde : il me paraissait déraisonnable d'y renoncer sans savoir ce que je quittais. Il faut au moins connaître ce qu'on sacrifie, pour s'assurer contre les regrets. D'ailleurs, j'avais essuyé tant de désagrémens dans la maison que j'habitais, qu'il était au-dessus de mes forces de faire le vœu de n'en jamais sortir.

« Je répondis à la proposition de madame Dansire avec beaucoup de douceur, mais en énonçant un refus si formel, qu'il devait lui ôter tout espoir de me persuader. Je me plaignis respectueusement de ce que mes parens ne daignaient pas me voir, et m'annoncer eux-mêmes leur volonté. J'ajoutai qu'il était cruel de m'ôter les moyens de les fléchir sur un ordre auquel je ne pouvais obéir ; que j'étais disposée à leur sacrifier mon bonheur, mais

que ma conscience ne me permettait pas d'offrir à Dieu des vœux démentis par mon cœur ; que j'ignorais dans quelle classe j'étais née, mais qu'en la supposant d'un ordre distingué, je ne rougirais jamais de me soustraire à l'indigence par le travail.

« Pendant six mois, madame Dansire continua à me presser, en employant tour-à-tour les prières et les menaces. Mes réponses furent toujours les mêmes : aucun signe de faiblesse ne pouvait lui donner l'avantage sur moi pour continuer à me persécuter.

« Cependant, si j'étais triste, j'étais tranquille. Absolument décidée à me refuser à un engagement qui me répugnait, je n'avais point les agitations qu'on éprouve quand on balance sur le parti qu'on prendra.

« Vous voyez, ma chère Julie,

que les conseils que je vous ai donnés, sont conformes à ma conduite. Quoique le sujet de notre résistance soit différent, la probité y commande également la désobéissance; et si on voulait y trouver quelque différence, un mariage forcé rendrait encore plus coupable; car en mentant de même à Dieu, on tromperait encore les hommes. Mais ayez toujours bien présent que la mollesse dans les refus, est un aliment à la persécution, et que le seul moyen de la faire cesser, est de lui ôter toute espérance.

« Je reviens à mon histoire. Bientôt on suspendit le paiement de ma pension. Cela m'attira des choses fort dures. On me laissa entrevoir que si cette négligence continuait, il serait impossible de me garder dans la maison. Un second quartier, resté sans paiement, l'abbesse m'en-

voya chercher. Elle me tint les discours les plus mortifians : l'abbaye n'était pas assez riche pour faire des charités. Je me sentis si humiliée, que je répondis avec hauteur, que je n'étais point faite pour être à charge à personne, et que je sortirais à l'instant, si elle voulait me le permettre.

« Quoique ce mouvement de fierté fût fort naturel, il n'était pas raisonnable; car où pouvais-je aller? je ne connaissais dans le monde entier que madame Dansire; et comment sans argent, sans conducteur, me serais-je rendue auprès d'elle? J'ignorais le lieu de sa résidence; ses lettres étaient datées de différens endroits; et quand je parviendrais à la trouver, pouvais-je me flatter qu'elle voulût me donner un asile? D'ailleurs étant depuis l'âge de deux ans enfermée dans ce monastère, comment pouvais-je aller me jeter

au milieu d'un monde où tout m'était étranger ?

« Heureusement pour moi, madame l'abbesse se radoucit un peu : elle me dit que mon sort lui paraissait si affligeant, qu'elle prendrait encore patience jusqu'à ce qu'elle eût des nouvelles de M.me Dansire.

« La scène que je venais d'essuyer me causa un violent chagrin ; cependant une réflexion me calma un peu. Quelque indifférence que mes parens m'eussent témoignée, ils m'avaient fait élever dans ce couvent ; ma pension y avait toujours été payée ; on avait fourni à mon entretien ; quelle apparence que tout-à-coup on se fût résolu à m'abandonner sans me fournir aucune ressource ? Il était bien plus naturel de penser que la suspension de paiement était un nouveau moyen pour me déterminer à prendre le voile.

« Si je fus tranquillisée pour le moment, mes inquiétudes n'en furent pas moins vives pour l'avenir. Je sentais toute l'horreur de mon sort; j'en étais effrayée. Sans fortune, sans parens, qu'allais-je devenir? Je me recommandai à la providence, qui n'est bien invoquée que par les malheureux, et elle vint à mon secours, au moment où les menaces de me renvoyer, se renouvelaient de la façon la plus effrayante.

« La princesse de M..., qui habitait une terre à deux lieues de l'abbaye, vint y faire une visite, dans l'intention d'y placer une jeune personne qu'elle protégeait. Son entrée dans la maison fut un événement pour les pensionnaires. Dès qu'elle eut demandé qu'on leur accordât la récréation, ce fut à qui l'entourerait; on examinait sa personne et ses habits avec une curiosité peu discrète. Je restai seule à l'écart.

Bientôt on s'élança vers le jardin, pour s'amuser à toutes sortes de jeux. Ma réserve et la mélancolie peinte sur mon visage, formaient un contraste si remarquable avec la folle joie de mes compagnes, que la princesse en fut frappée. Elle me regarda d'abord avec étonnement, ensuite avec intérêt; et m'ayant adressé plusieurs choses obligeantes, elle témoigna le desir de m'entretenir en particulier. Je la conduisis dans le jardin; et les religieuses devinant son intention, n'osèrent la suivre.

« Dès que nous fûmes seules, madame de M... me dit, avec un air de bonté qui me gagna le cœur : N'imputez point à la curiosité, Mademoiselle, le desir que j'ai d'apprendre comment une personne aussi jeune, aussi jolie, peut être livrée à une mélancolie si profonde; à votre âge, on ne doit point

encore avoir éprouvé de grands chagrins : auriez-vous quelques désagrémens dans cette maison ? souhaiteriez-vous que je parlasse à l'abbesse ? — Ses regards, le ton qui accompagnait ses paroles, avaient quelque chose de si bon et de si tendre, que j'en fus émue jusqu'aux larmes. Il faudrait avoir été, comme moi, l'objet d'une indifférence générale, pour se représenter ce que mon cœur éprouva à des marques d'intérêt si nouvelles. La princesse, étonnée de mes larmes, me prit la main, la serra ; ses caresses redoublèrent mon attendrissement. Elle craignit que ses questions ne m'eussent affligée, elle me demanda pardon d'avoir été indiscrète. Je pleurais si fort, que ma voix ne pouvait se faire un passage pour exprimer ma reconnaissance : enfin, je m'écriai : Non, Madame, non, vous ne pouvez pas être indiscrète, votre

bonté m'a pénétré. C'est la première fois que je me vois l'objet d'un sentiment ; il n'est pas étonnant que j'en sois aussi touchée. — L'attendrissement se communique promptement aux ames sensibles ; je vis les yeux de madame de M. . . . se remplir de larmes, elle m'embrassa : — Comptez sur moi, Mademoiselle, tout ce que je pourrai faire pour adoucir vos chagrins, sera un bonheur pour moi. Vous êtes trop affectée en ce moment, pour vous presser de m'ouvrir votre cœur ; mais je reviendrai bientôt, et j'espère que votre confiance me mettra en état de vous servir. — La princesse rejoignit l'abbesse, et l'entretint long-tems en particulier. Je m'éloignai pour essuyer mes larmes, et remercier Dieu de la protection qu'il m'avait envoyée. Madame l'abbesse me traita avec plus d'égards. L'intérêt que j'avais ins-

piré à une grande dame, me donnait de la consistance à ses yeux.

« J'attendis avec impatience le jour où la princesse de M... devait revenir : il arriva enfin. Je courus au-devant d'elle avec tout l'empressement de la reconnaissance. Mes compagnes, qui s'estimaient infiniment au-dessus de la pauvre Sophie, s'étonnèrent des distinctions qu'elle m'accordait.

« Madame de M... amenait sa petite protégée pour l'installer dans la maison ; elle me la recommanda, et lui dit d'écouter mes leçons et de suivre mon exemple : ensuite elle me demanda si je voudrais bien venir passer quelques semaines auprès d'elle. Mes regards, plus prompts que les discours, exprimèrent une joie si vive à cette proposition, que Madame de M..., désirant d'avancer mon bonheur, demanda à l'abbesse s'il serait possi-

ble qu'elle m'emmenât dès le même jour. Cette dame joignait à son rang une si grande considération personnelle, qu'il n'était pas naturel qu'on lui refusât une jeune fille qui, ne tenant à personne, dépendait uniquement de l'abbesse. La permission fut accordée tout de suite. Mes préparatifs ne furent pas longs, et peu de tems après, j'eus le bonheur de sortir du couvent, et de voyager avec mon aimable protectrice. Je ne connaissais du monde entier, que l'enceinte de la maison où j'avais été élevée. Ma surprise, à l'aspect de l'étendue où je n'apercevais de bornes que le ciel, ne peut s'exprimer; il s'y mêlait une sorte d'épouvante, de me voir au milieu de ce vaste espace. Quand je fus familiarisée avec une sensation qui m'était si nouvelle, tout me charma; un champ, une prairie, me paraissaient autant de pro-

diges. La princesse s'amusa beaucoup de mon ignorance et de mon étonnement.

« Quand nous arrivâmes au château, il faisait encore jour ; je fus transportée à la vue de ce magnifique palais, et des jardins qui l'entourent. Je crois, en vérité, qu'il y aurait beaucoup à gagner à ne voir les beautés de la nature et de l'art, que quand la raison serait en état de les apprécier ; car, en ouvrant les yeux, on s'habitue aux merveilles de la nature ; de manière qu'on n'a jamais ce premier sentiment d'admiration qu'elles doivent inspirer.

« Madame de M. . . me donna une de ses femmes pour me servir ; elle me témoigna beaucoup de considération devant tous ses domestiques, et m'assura, en particulier, que tout son desir était de me rendre heureuse. Le lendemain, dès

qu'elle fut éveillée, elle monta chez moi : confuse de tant de bontés, je lui représentai qu'elle ne devait point me traiter avec cérémonie, que j'en étais honteuse. Vous méritez beaucoup, me dit-elle d'un air caressant ; mais c'est pour vous attirer les égards qui vous sont dus, que je commence par vous en témoigner moi-même ; si j'en agissais d'abord sans façon avec vous, vous ne seriez pas respectée comme je veux que vous le soyez chez moi. Il faut que la familiarité naisse de l'habitude, sans quoi elle a l'air de la supériorité ; c'est l'affaire de peu de jours : bientôt, tout ce qui m'entoure aura pris le ton que j'aurai donné. Je baisai la main de madame de M... avec une action où mon ame était toute entière. Jugez, ma chère Julie, de quelle reconnaissance je devais être pénétrée pour une bonté si délicate, moi

qui n'avais connu que la rudesse et la dureté.

« Nous descendîmes dans les jardins, qui sont de la plus grande beauté. La princesse jouissait de ma surprise et de mon enchantement ; jamais son goût et sa magnificence n'avaient reçu des éloges aussi vrais. Quand elle m'eut bien promenée, nous nous assîmes dans un bosquet rempli de fleurs : alors, madame de M . . . . . me dit : J'espère, ma chère Sophie, que vous ne me refuserez pas de me confier vos peines ; j'en sais une partie par votre abbesse, mais je serais flattée d'en tenir le récit de votre confiance.

« Hélas ! Madame, ma confiance n'aura aucun mérite ! Je n'ai point de secrets ; et si mes malheurs sont grands, mon histoire est très-courte ; j'ignore qui je suis ; mes parens m'ont abandonnée ; j'ai es-

suyé tous les dégoûts qu'entraîne l'infortune, et, depuis un an, on me persécute pour prendre le voile. La seule personne que je connaisse au monde, et qui paie ma pension, m'assure que je n'ai point d'autre ressource ; cependant, j'ai une si grande répugnance pour l'état qu'on veut me faire embrasser, qu'il m'est impossible d'obéir : et je vous avoue, Madame, que le travail le plus pénible, pourvu qu'il s'accorde avec l'honneur, me paraîtra préférable au sacrifice de ma liberté. En prononçant ces derniers mots, je ne pus retenir mes larmes : la princesse en fut attendrie ; mais, reprenant un air serein : Soyez tranquille, ma chère Sophie, vous ne serez point religieuse, personne n'a le droit de vous y forcer. J'écrirai à la dame qui prend soin de vous, et je prendrai avec elle les mesures les plus convenables pour vous assurer

une existence conforme à vos sentimens et à votre goût. L'abbesse m'a donné des éclaircissemens sur votre naissance, et m'a lu une lettre de madame Dansire, qui vous est adressée : vous y verrez que vous êtes entièrement libre de suivre vos volontés. — Ma surprise, ma joie, la curiosité d'apprendre qui j'étais, agitèrent mon ame de mille sentimens vifs et tumultueux. J'aurais voulu tout savoir à la-fois. Je me jetai aux genoux de la princesse; je la suppliai de m'éclaircir du sort de mes parens; j'étais hors de moi; je désirais et je craignais également le secret que je demandais avec instance. Le cœur me battait; cependant l'assurance de n'être point forcée à me faire religieuse, rendait la joie le sentiment dominant.

« Madame de M... me demanda une attention plus tranquille, et je m'efforçai de contenir mon agita-

tion pour l'écouter. — Vos grâces, ma chère Sophie, et votre mélancolie m'ayant vivement intéressée, je demandai à l'abbesse qui vous étiez : elle me dit que vous aviez de la naissance ; mais qu'étant sans fortune, une amie de vos parens, chargée par eux de prendre soin de vous, l'avait assurée que vous n'aviez point d'autre parti à choisir que celui d'être religieuse. Je vous plaignis, et j'ajoutai que vous annonciez beaucoup de sensibilité et de douceur. Elle rendit justice à vos qualités ; mais, voulant être très-vraie avec moi, elle m'avoua que vous étiez un peu singulière. Ce reproche, fait par une femme très-bornée, me parut le complément de votre éloge. Je conçus le desir de me lier avec vous . . . Mon impatience ne put me permettre d'en entendre davantage. — Où sont mes parens, Madame ? ne puis-je

les voir ? ne puis-je me jeter aux pieds de ma mère ? — Je vis la princesse embarrassée ; elle hésitait à me donner la lettre de madame Dansire. J'en fus effrayée. Mon père m'a-t-il rejetée ? ne veut-il jamais me voir ? ou n'existe-t-il plus ? — Calmez-vous, Sophie ; ne connaissant point ceux à qui vous devez la vie, leur perte doit vous être moins sensible. Il est vrai qu'ils n'existent plus, je craignais de vous l'apprendre : à présent vous pouvez lire la lettre de madame Dansire.

« Ce que j'éprouvai à cette nouvelle, ne serait pas compris par une ame moins sensible que la vôtre. L'idée de ne jamais voir les auteurs de mes jours, le regret de ne les avoir pas connus, excita en moi un sentiment si douloureux, que je doute qu'ayant été élevée auprès d'eux, j'eusse pu être plus touchée de leur perte, que je ne le fus dans

ce premier moment. Madame de M. . . employa la raison et l'amitié pour me consoler. Quand je fus plus tranquille, elle me remit la lettre de madame Dansire. L'abbesse la lui avait confiée dans l'espoir qu'elle pourrait me déterminer à prendre le parti du cloître, qui était mon unique ressource. Voici la lettre de madame Dansire :

« J'ai toujours différé, Mademoiselle, à vous donner des éclaircissemens que je sentais qui pourraient vous affliger ; j'ai voulu vous laisser jouir de la gaîté qui accompagne l'enfance et la jeunesse : alors, le présent est tout, on ne s'embarrasse point de l'avenir, ou, si on y songe, c'est pour y voir le bonheur. Il eût été barbare de vous enlever, avant le tems, de si douces illusions ; il fallait attendre aussi que votre raison formée, vous fît sentir

la nécessité de prendre le parti qui convient à votre situation. Une fille de condition, qui n'a point de fortune, ne peut décemment vivre dans le monde. Vainement je vous ai exhortée à vous soumettre à votre destinée, mes conseils, mes prières ont été rejetées avec une opiniâtreté qu'on ne devait pas attendre d'une personne de votre âge. Quand on est sans expérience, on doit se laisser guider par celle des autres, et quand on est capable de reconnaissance, on se soumet à la volonté de ceux qui ont pris soin de nous depuis notre enfance. Puisque des motifs si puissans ont été sans force, il faut, enfin, Mademoiselle, vous révéler tout ce que votre situation a d'affreux, pour que votre propre sagesse vous décide à prendre le seul moyen de vous soustraire à l'indigence.

« M. et madame Dercour, à qui

vous devez la vie, étaient étrangers et de très-bonne maison dans leur pays ; ils s'établirent en France, parce que la température du climat convenait à la santé de votre mère. Ils professaient la religion protestante, et en affichaient le culte avec trop de publicité. On leur fit des représentations, ils n'en tinrent compte, et repoussèrent avec hauteur les avis et même les ordres qui leur furent donnés. M. Dercour s'emporta très-vivement contre le gouverneur de la province : enfin, les choses furent portées si loin, que ces imprudens infortunés furent obligés de fuir, pour éviter d'être arrêtés. Vous n'aviez alors que six mois ; vous étiez très-délicate. La femme qui vous nourrissait, refusa absolument de s'expatrier pour vous suivre. Il n'y avait point de tems à perdre en délibérations : j'offris de me charger de

vous ; j'étais parente et amie de madame Dercour, ma proposition fut acceptée avec reconnaissance ; et je crois, Mademoiselle, que je me suis acquittée fidèlement de l'engagement que j'ai pris. Ma conscience me prescrivait de vous faire élever dans la religion catholique. Je vous plaçai, dès l'âge de deux ans, dans une maison religieuse. M. et madame Dercour ignorèrent le parti que j'avais pris : des événemens, dont je vous rendrai compte, les avaient obligés à passer en Amérique, où une suite de malheurs dérangea tellement leurs affaires, qu'ils cessèrent, au bout de deux ans, de fournir à votre dépense. Ils survécurent peu à leur infortune ; et c'est moi, Mademoiselle, qui vous ai fait élever, et qui vous offre aujourd'hui, comme votre parente et votre amie, une dot pour être reçue religieuse dans la maison où

loin d'être effrayée de ma situation, comme je devais l'être, je ne sentis que le bonheur de pouvoir m'opposer aux projets de madame Dansire, sans qu'elle eût le droit de continuer ses persécutions. Être libre me semblait le bien suprême, mon illusion ne fut pas longue ; bientôt je sentis qu'il n'y a point de liberté sans fortune, et qu'au contraire j'allais, par mon indigence, dépendre de tout le monde.

« La princesse, qui lisait sur mon visage tous les mouvemens de mon ame, me dit, avec l'accent de l'amitié : J'espère, ma chère Sophie, que vous voudrez bien que je prenne la place de madame Dansire. Si je n'ai point, comme elle, l'avantage d'être votre parente, je serai votre amie, et je vous promets de remplir tous les devoirs que ce titre impose. Pour commencer à les pratiquer, je vais vous parler avec franchise,

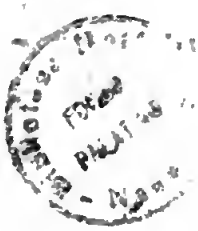
J'approuve infiniment votre résistance pour entrer dans un état qui vous inspire de la répugnance ; mais, à votre âge, sans parens qui puissent vous recevoir et vous conduire dans le monde, un couvent est le seul asile qui vous convienne, vous y demeurerez libre : si celui où vous êtes vous déplaît, il faut en changer ; mais je préférerais de vous conserver dans mon voisinage, parce qu'il vous serait plus facile de venir souvent ici. Je ferai mon possible pour que vous y soyez heureuse. Lorsque vous retournerez à votre couvent, l'abbesse saura que vous êtes libre de quitter sa maison, et vous traitera avec plus d'égards, et je ferai en sorte qu'elle se trouve heureuse de vous y garder : d'ailleurs, je veux que vous ayez une chambre particulière ; cela vous donnera la liberté de vous livrer à toutes les occupations qui peuvent

instruire ou amuser. Soyez donc tranquille, ma chère Sophie; partagez le plaisir que j'ai de vous posséder ici, et dites-moi si vous approuvez le plan que je vous propose. — J'étais transportée des bontés de ma bienfaitrice. Que la reconnaissance est douce, quand les bienfaits ont une forme si aimable ! Je témoignai tout ce que je sentais, et madame de M. . . fut touchée de la vérité de mes expressions.

« Je venais d'éprouver tant de sentimens différens, et dans un si court espace, que ma tête en était renversée. Avoir appris ma naissance, la perte de mes parens, ma liberté, mon indigence, la nécessité de n'exister que par des bienfaits, tout cela formait un chaos où je ne pouvais rien distinguer que ma reconnaissance pour ma digne amie.

« Nous regagnâmes le château ; il y était arrivé beaucoup de monde. La princesse tenait un grand état, et tous ses voisins s'empressaient à lui rendre des hommages. On me fournit des gazes, des rubans, et tout ce qui pouvait orner ma figure. Les femmes de madame de M.... employèrent leurs soins à me parer.

FIN DU SECOND VOLUME.



548225